

133
2300

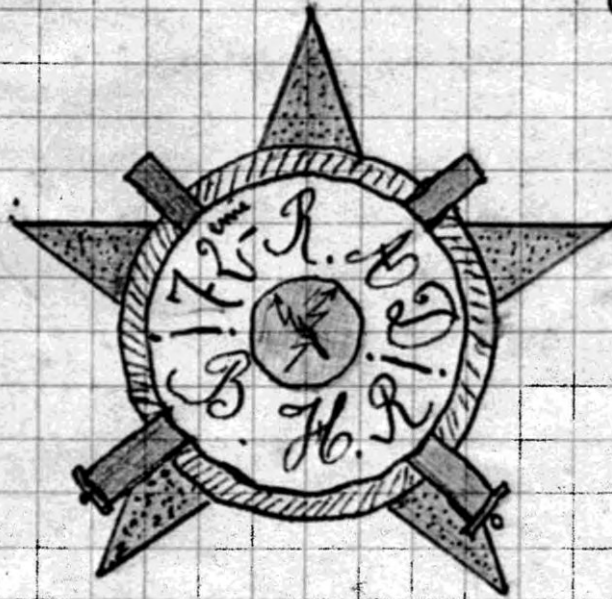
MINNOLVANA

72^{ème} - R.A.D.

B.H.R.

.....
Peloton des
Transmissions
.....

Roucher & Roger.





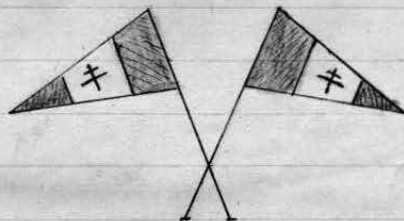


HONNEUR-PATRIE
LIBERTE-EGALITE-FRATERNITE

CHARLES DE GAULLE
FRANCE TOUJOURS
TENIR SERVIR



FORCES FRANÇAISES LIBRES COMBATTANTES

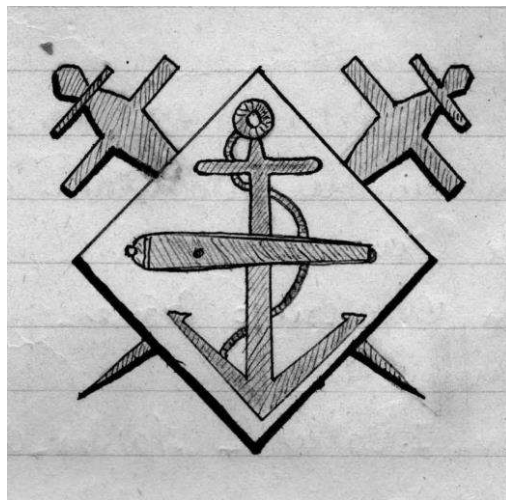


*afui le 18 Janvier 1945 de Cravonne pour ne pas aller travailler chez le
boches ; mais pour leur casser la "gueule".*

Je veux raconter ici mes aventures, depuis le jour où je dois partir travailler en Allemagne, mon séjour en Espagne, en Afrique du nord, ma vie dans l'armée des Forces Françaises Combattantes (dégagées de tout ce qui se rapporte aux idées purement militaires, comme de bien entendu). Je ne sais ce qui adviendra, mais j'espère que ce cahier me suivra jusqu'à mon retour en France.

"Quand on veut, on peut", le premier point de mon évasion était Barcelone, j'y suis arrivé sans encombre, mais pas sans fatigue. Le deuxième était l'Afrique du Nord, j'y suis arrivé malgré les menaces allemandes. Le troisième était les F.F.L., j'y suis arrivé après pas mal de petites histoires. Le quatrième est le retour en France, retour qui sera le bienvenu pour tous (il déplaira sûrement à quelques-uns), à ce point, j'y arriverai avec tous mes camarades qui, comme moi, n'ont que cette idée : chasser le boche de France.

Au cours de mon récit, j'emploie presque toujours "nous" et non "je" : je n'ai jamais été seul dans toutes ces aventures.



18 février 1943 : départ de Traversonne¹
 25 février 1943 : arrivée en zone libre
 3 mars " : départ pour l'Espagne
 6 mars " : passage de la frontière franco-espagnole
 10 mars " : arrivée à Barcelone
 28 avril " : départ de Barcelone
 30 avril " : passage la frontière hispano-portugaise
 1er mai " : départ du Portugal, embarquement à Setúbal²
 2 mai " : arrivée à Gibraltar
 5 mai " : départ de Gibraltar
 6 mai " : arrivée à Casablanca
 23 mai " : départ du Maroc
 25 mai " : arrivée en Algérie
 29 mai " : arrivée en Tunisie
 3 juin " : incorporation dans les F.F.L.
 6 juin " : arrivée dans les F.F.L.
 9 juin " : départ de Tunisie
 11 juin " : arrivée en Tripolitaine = Zuara - Tripoli
 2 septembre " : retour en Tunisie: Soliman - Tunis - Potinville³ - Radès
 12 avril 1944 : départ de Tunisie
 13 avril " : arrivée en Algérie: Bone
 18 avril " : embarquement
 20 avril " : arrivée en Italie: Naples - Albanova - Au front

¹ Commune de Vouillé (86)

² 30 km au sud de Lisbonne

³ Actuel Borj Cédria

Le départ de France

Démobilisé le 23 janvier 1943 de l'armée de l'armistice (cette armée qui aurait dû être libératrice et non honteusement libérée par la faute de celui qui se disait le "Sauveur de la France", celui qui disait avoir "fait le don de sa personne à la France, mais qui l'a trahie), je rejoins mes parents en zone occupée malgré qu'un jour ou l'autre je fasse partie de cette fameuse relève, ou pour parler plus correctement, de la déportation des français en Allemagne. Hélas! le moment ne s'est pas fait attendre longtemps, le 17 février, je reçois un télégramme m'enjoignant de me présenter le lendemain au centre de la relève à Poitiers. Mais mon parti est pris: j'avais juré que je n'irais pas travailler pour les boches, je tiendrais parole. Le lendemain pour ne donner aucun soupçon à personne, je commence à faire mes adieux. On veut me remonter le moral, peine perdue, il n'a jamais été aussi bon.

L'après-midi, pendant que mes parents préparent mes valises, travail inutile dans un certain sens, je pars au centre de la relève; hélas il n'y a pas que moi, nous sommes environ 150, tous démobilisés. A 15h, c'est mon tour. Je signe des tas de papiers et l'on me donne des feuilles écrites en français et en allemand: je dois partir à Hall/Saale⁴. Après m'avoir remis ma carte de tabac, on me donne un bon pour en toucher deux paquets (inutile de dire qu'avant de la donner, je touche ma décade; ils n'y ont rien vu : première farce). Ensuite je touche un bon de mille francs pour frais d'équipement. Je me hâte de les percevoir (deuxième farce). Evidemment je fais ici acte d'escroquerie: mais voler Vichy, ce n'est pas un défaut, c'est du patriotisme.

En sortant du bureau, je tombe par hasard sur mon cousin qui lui aussi est convoqué. Après lui avoir expliqué ma situation et mon idée de me camoufler dans une ferme, il promet de me donner un tuyau me permettant de passer en Espagne, et de là en Afrique du Nord. Malgré les périls que comptent un tel voyage, je n'hésite pas, j'accepte.

Vous vous demanderez pourquoi, ayant l'intention de fuir, je vais au centre de la relève? C'est bien simple: je serais parti le même jour que j'ai reçu ma feuille, on serait venu interroger mes parents, les embêter et, comme ils ont fait ailleurs, les incarcérer ou prendre mon frère à ma place, tandis qu'en allant me faire inscrire au centre de la relève, et le soir me faire pointer à la gare, je suis sensé avoir pris le train et être descendu en route, dans ce cas mes parents risquent moins).

Les formalités finies, je retourne à la maison chercher le reste de mes affaires (j'avais déjà emporté un sac en venant). Après le dîner, je charge ma valise sur mon vélo et dis au revoir à mes parents comme si je partais en Allemagne, je n'avais fait aucune allusion sur mon départ pour l'Espagne (une simple parole peut être la cause de graves ennuis). Vers 21h, j'arrive à Poitiers chez mon cousin, dépose mes affaires et avec Maurice nous allons voir un de ses copains qui lui aussi ne tient pas

⁴ Halle-sur-Saale se trouve à 33 km au NO de Leipzig

beaucoup à partir pour l'Allemagne. Tous les trois nous partons à la gare, là nous nous dirigeons vers le buffet où l'on offre un repas "aux travailleurs partant pour l'Allemagne", nous nous attablons et commençons par casser la croûte. Il y a de l'animation, beaucoup ont déjà bien, bien bu (qu'ils profitent les malheureux!), et les plaisanteries fusent de tous les côtés, mais les Boches qui sont ici ne disent rien.

A 23h, nous allons nous faire pointer. Aussitôt de retour au buffet, je vois ma sœur qui arrive (la veille je lui avais fait passer un mot). Nous sortons un instant sur le quai et je lui raconte mon histoire, mon idée de passer en zone libre et ensuite de partir pour l'Afrique en passant par l'Espagne. Bien entendu elle m'approuve et me donne des cigarettes qu'une amie lui a données. A 2h15, on nous fait sortir du buffet pour passer sur le quai; profitant de la situation, nous nous faufileons à travers les autres, et au lieu de prendre le train, nous prenons la sortie. On nous laisse passer croyant tout simplement que nous venions d'accompagner des amis: troisième farce. Mais si nous venons de sortir d'un danger, nous retombons dans un autre: il est 2h30 et nous avons neuf chances sur dix de rencontrer une patrouille. C'est dangereux, surtout pour moi qui ai mes feuilles en poches: nous avons la dixième chance, la veine commence à nous sourire car nous ne rencontrons personne en cours de route et à 3h30 nous arrivons chez Maurice où après cette journée mouvementée, nous nous mettons au lit.

Je passe la journée du vendredi chez mes amis, car avec Maurice nous avons décidé de partir le samedi suivant pour la zone libre. Je n'ose pas sortir car je connais pas mal de gens à Poitiers et je ne tiens pas à me faire voir. Assez tard dans la soirée, je vais voir un camarade à qui je raconte mon coup et qui est prêt à m'aider pour faciliter mon évasion.

Le lendemain, je vais voir Pierre, le copain de Maurice; déception: en arrivant chez lui, je le trouve allongé dans une chaise longue, il a mal au pied... tant pis, nous ne partirons pas ce soir. Le lundi, nous retournons le voir, il va beaucoup mieux. Nous décidons que demain, nous irons faire un tour à la ligne de démarcation voir comment ça se passe. En effet, dans la matinée du mardi, nous visitons Jardres, Pouillé, Tercé; ça va, nous n'avons rencontré qu'un seul boche sur la route. Nous sommes de retour à Poitiers vers les 14h et décidons le départ pour le lendemain après-midi.

Quelle surprise quand vers midi, je vois arriver ma sœur qui vient prendre ma valise: elle me croyait déjà parti. Nous passons quelques heures ensemble et vers 4h nous disons au revoir à Poitiers. Vers 8h nous arrivons à Tercé où nous passons la nuit chez des amis de Maurice. Le jeudi matin, au petit jour, nous partons en vélo. Chance, il fait du brouillard. Nous passons la ligne de démarcation très facilement vu qu'il n'y avait pas encore de sentinelle dans la guérite, et vers midi, après un voyage sans incident, nous arrivons à Lussac-les-Châteaux où nous allons voir une personne qui nous donne quelques renseignements pour passer en Espagne. Nous

déjeunons chez des amis, Louis Bobin; comme Maurice et Pierre ne partent que le 1^{er} mars et que mon intention est de les attendre, ces gens m'offrent l'hospitalité jusqu'au mardi suivant: j'accepte. L'après-midi, tous les deux repartent à Poitiers. Le lendemain, comme je dois aller voir les parents d'Olivier, il tombe de l'eau. Tant pis, samedi il fera sûrement meilleur. En effet, vers 11h, je pars à Coupé⁵ et retourne à Lussac à 16h. Pour passer le temps et pour me rendre tant soit peu utile, je jardine et fends du bois. Il y avait une chose qui me tracassait: notre homme nous avez dit qu'il fallait 6 000 Frs pour pouvoir passer clandestinement la frontière, comme je n'avais que 2 000 Frs sur moi, j'ai envoyé un mot à Olivier en lui racontant mon embarras, lui seul pouvait m'arracher de ce mauvais pas, car en prendre chez nous aurait été "vendre la mèche". Cet après-midi à Coupé, j'ai eu l'occasion de discuter avec un s/officier qui se trouvait encore en activité dans les organes liquidateurs. Je lui ai dit que j'étais parti de Z. O.⁶, alors il m'a sorti cette parole : "Où est notre devoir, à nous, militaire, Pétain ou De Gaulle ?". Je ne lui ai pas répondu, ça me dégoûte de voir ces type-là qui n'ont pas encore compris.

Le lundi je m'occupe du départ. Je prends l'heure des trains et autobus. A midi je déjeune chez M. Debiais qui est bien étonné de me voir ici. Malgré la gentillesse de tous ces gens, le temps commence à me durer, surtout le mardi matin; enfin vers midi, je vois arriver mes deux acolytes et un troisième Jean Bodin (qui devait être mon compagnon d'infortune). Il travaillait sur les côtes et profitant d'une permission, il s'échappa.

L'après-midi, nous retournons voir M. X pour avoir tous les tuyaux complémentaires: nous devons nous rendre à Perpignan et là, au moyen d'un mot de passe, nous mettre en rapport avec une autre personne. Quant à l'argent, Pierre et Maurice en ont pour moi: tout va bien.

Donc, le mercredi matin, nous partons au car de 8h pour Limoges où nous arrivons à midi. Après quelques difficultés pour avoir un billet d'admission, nous prenons l'express de 13h45 et après un voyage sans incident malgré la nombreuse police qui se trouve dans toutes les gares, nous arrivons à Perpignan à 23h30 et passons le reste de la nuit dans la salle d'attente. Jusqu'au matin j'ai été couché à côté d'un gendarme, malgré que je sois très honnête, je n'étais pas rassuré. Vers 7h du matin, nous allons voir M. T... qui grâce au mot de passe "CRAVIEC" se met en relation avec nous. Il nous donne rendez-vous pour 13h30. Nous passons le reste de la matinée dans un petit café et sortons peu vu les rafles de police dans les rues et hôtels. Après avoir parlementé pendant une heure avec notre homme, il est décidé que nous couchons le soir chez lui. Donc vers 21h nous quittons le petit café et arrivons à la maison indiquée. Nous parlons très tard. Il nous fait un plan de la route à suivre pour aller jusqu'à Las Illas⁷ où un contrebandier nous attendra ; et

⁵ Au nord de Montmorillon, à 4 km environ

⁶ Z. O. : Zone Occupée

⁷ Il semblerait que ce soit Maureillas-Las-Illas, banlieue sud du Boulou

comme on ne peut passer que deux à la fois, il est convenu que Pierre et Maurice vont partir demain matin, et que Jean et moi, nous partirons samedi. Donc le lendemain vers 8h, ils prennent l'autocar; ils n'ont pas de veine, il tombe de l'eau à torrent.

Avec Jean, nous passons la journée à la maison avec défense de sortir; nous employons notre temps à lire et à écouter la radio. Enfin samedi matin, c'est notre tour. A 8h nous prenons le car qui nous emmène au Boulou où nous arrivons vers 10h. Nous quittons le village et commençons à marcher dans les vignes, suivant le plan établi, afin d'éviter la police et les boches, fort nombreux dans la région; pour nous donner l'allure de travailleurs, nous ramassons des sarments de temps à autre. En arrivant au Tech⁸, nous cherchons la passerelle indiquée sur le plan, mais hélas, elle est gardée. Nous sommes obligés de quitter les souliers et les chaussettes, de relever les pantalons et de passer à gué; nous avons de l'eau jusqu'aux cuisses. Enfin, à force de lutter contre un courant assez fort, nous parvenons sur l'autre rive, et nous mettons en devoir de faire sécher les pantalons; heureusement, il faisait un soleil splendide: deux heures après, tout était sec. En arrivant à Maureillas, nous prenons la route indiquée et nous voilà sur la route d'Espagne. Peu après ce village, nous rencontrons la femme de M. T... qui était venue accompagner Pierre et Maurice; elle nous dit que ceux-ci sont maintenant en Espagne, ayant passé la frontière sans difficulté. Sur la route, il n'y a personne, ni boche, ni gendarme. Après nous avoir souhaité bon voyage, nous partons: l'aventure commence et le danger approche. Vers 14h30, nous arrivons au kilomètre 1, point de rendez-vous avec le guide. Celui-ci arrive 1 heure après et aussitôt nous emmène à travers la montagne. A 16h nous sommes sur la frontière, à la cime d'un grand mont d'où l'on domine une grande plaine. Nous nous défaisons de nos papiers et le guide nous donne approximativement la direction à prendre, mais comme dans la plaine il y a deux villages où l'on risque de faire de "mauvaises rencontres", il faut emprunter la montagne qui se trouve à notre droite afin de contourner la plaine et rejoindre Figueras.

⁸ Cours d'eau entre Le Boulou et Maureillas

L'arrivée et le séjour en Espagne

Nous partons donc vers la droite, traversons trois chaînes de montagnes à travers bois et rochers, mais hélas nous nous égarons et marchons jusqu'à la nuit sans avoir rejoint la plaine. Fatigués, nous nous installons sous un rocher au bord d'un ruisseau avec l'intention de passer la nuit. Déjà nous nous apercevons des difficultés qu'il faudra surmonter avant d'arriver à Barcelone. Comme souper: un morceau de poulet et de chocolat sans pain. Nous avons bien essayé de dormir, mais il fait trop froid et pendant une heure environ il tombe de l'eau; comme couverture: des fougères.

Le lendemain matin, nous nous levons au petit jour; après une petite toilette et un repas froid fait d'une cuisse de poulet et de quelques morceaux de sucre, nous repartons en nous guidant sur le soleil, c'est-à-dire sur la direction de Barcelone. Après une heure de marche nous accostons deux charbonniers qui cassent la croûte. Par des signes nous leur demandons la route la plus proche et la direction à suivre. Ils nous expliquent tant bien que mal qu'il n'y a qu'à prendre le petit chemin où nous sommes et qu'après il y a une route allant à Figueras. Nous repartons donc et, en effet, après quelques kilomètres nous arrivons sur la route, mais pas encore dans la plaine que nous voyions de la montagne, hier soir. Croyant bien faire nous tournons à droite, pensant aller vers le sud de l'Espagne. Au bout de 4 ou 5 km, nous rencontrons un soldat espagnol, nous ne sommes guère rassurés, quand tout à coup survint un paysan dans une cariole: nous lui demandons la direction de Barcelone (Barcelona, esta aqui ?). Malheur c'est à l'opposé! Nous sommes rendus à 5km de la frontière française. Nous rebroussons donc chemin et de refaire ces quelques kilomètres inutiles, ce n'était d'ailleurs pas les seuls que nous devions faire. Rendu à notre point de départ, nous tournons à droite et suivons une petite route goudronnée allant de Figueras vers le sud. Mais par peur de faire de "mauvaises rencontres", nous escaladons une colline au lieu de suivre la route. Tout à coup nous débouchons dans un village, alors pour la même raison que ci-dessus, nous faisons un détour, mais pour cela combien de kilomètres inutilement faits et le soleil chauffe dur; heureusement qu'ici et là, on trouve de l'eau plus ou moins bonne pour épancher notre soif. Après ce détour, où pour faire 5 km nous sommes obligés d'en faire 10, nous retombons sur la route que nous quittons bien vite pour couper à travers les montagnes où nous risquons moins d'être aperçus. Pour savoir à peu près la direction, nous nous adressons à un paysan qui travaille dans une vigne, par bonheur, il cause un peu le français et nous indique un village situé sur une crête où nous trouvons à manger (il est midi, les morceaux de sucre de ce matin sont loin). Après l'avoir remercié, nous repartons dans la direction indiquée, et en effet, nous tombons dans un village, mais quel village! Que des ruines (on voit que la guerre civile est passée ici). Continuant à marcher, nous rencontrons un jeune type d'environ vingt ans et nous lui faisons signe que nous avons faim; il nous fait

rentrer dans sa maison, ou tout au moins ce qu'il en reste, et là, après avoir discuté avec sa mère, celle-ci nous sert une bonne assiettée de soupe et une côtelette avec pain et vin. Comme elle ne sait pas parler français, elle nous fait comprendre qu'elle va chercher quelqu'un. En effet, un moment après, vient une vieille dame qui parle assez correctement notre langage (elle a vécu en France) et nous lui racontons notre histoire, tout ce qui se passe en France, car ils ne savent pas grand-chose, comme en France la vérité est déguisée (n'oublions pas qu'on est en pays fasciste). Après nous être restaurés et avoir remercié chaleureusement nos gens par l'intermédiaire de la dame, celle-ci nous emmène chez elle où nous trouvons son mari qui lui aussi parle français, là encore nous sommes bien accueillis, et pouvons parler selon nos idées car presque tout le nord de l'Espagne est républicain, donc aime les français. Elle nous fait chacun une omelette que nous mettons dans la musette avec un peu de pain; ce sera notre souper. Après avoir discuté sur l'itinéraire de notre voyage, nous tirons le plan suivant: nous allons rejoindre la ligne de chemin de fer Figueras – Barcelone et nous la suivrons. Ce sera le seul moyen de ne pas trop s'égarer. L'homme vient donc nous conduire jusqu'à la sortie du village, et nous mets sur la route de Vilamalla⁹ derrière lequel passe la voie ferrée. Peu après, marchant assez allègrement (nous n'avons plus le ventre vide), nous arrivons dans un autre petit village où nous nous adressons à un homme qui sort de chez lui. Quand il voit qui nous sommes, il nous fait rentrer chez lui et nous fait signe d'attendre: nous sommes un peu inquiets, car il a une drôle d'allure; on dirait qu'il a peur de se faire voir en notre compagnie. Peu de temps après il revient avec une dame, une française qui habite en Espagne depuis une dizaine d'année. Avec elle, nous pouvons mieux discuter, et lui parlons tout d'abord du type qui nous paraît un peu louche: toutes les cinq minutes il regarde dans la rue par l'entrebâillement de la porte. Voici l'explication: dans le village il y a beaucoup de fascistes et l'homme risque gros s'il est pris à héberger des étrangers, surtout, surtout des français. Etant lancés sur la question nous lui parlons du régime Franco: peu de personnes, la classe ouvrière surtout, sont partisans du fascisme. D'après cette dame, un espagnol ne peut vivre à son aise: peu de pain, peu de libertés, mais beaucoup d'impôts. S'étant apitoyée sur notre sort, elle nous donne du pain, une bouteille de vin et l'homme y ajoute deux œufs. Après avoir discuté tous les deux, l'homme vient nous conduire pendant un kilomètre environ et sur un morceau de papier nous indique deux villages que nous devons traverser pour arriver à la voie ferrée. Nous repartons et peu de temps après nous arrivons à Santa Hacienda où nous traversons la route internationale France – Espagne. Nous pourrions bien la suivre car elle va directement à Barcelone, mais elle est trop fréquentée par les carabiniers. Nous la traversons donc et nous dirigeons à Vilamalla où nous sommes l'objet d'une grande curiosité. Il faut dire que nous avons une barbe de plusieurs jours et que nos vêtements étaient assez mal en point: nous avons traversé la

⁹ Au sud de Figueras

montagne avec. Au sortir du village, nous nous arrêtons derrière un tas de feuilles et cassons la croûte avec les deux omelettes et la bouteille de vin. Après avoir fait une dizaine de kilomètres, nous voyons enfin la voie ferrée, nous nous croyons sauvés; hélas, le pire n'était pas fait. Comme la nuit commence à tomber, nous cherchons un coin pour dormir. Au loin nous voyons une lumière, nous nous y dirigeons; c'est une ferme juste en bordure de la voie. Comme il y a un homme dans la cour, nous l'accostons poliment et lui faisons comprendre que nous voulons dormir. Il accepte et nous donne deux bottes de paille; nous nous installons dans un hangar. Il fait froid, mais comme nous sommes fourbus, nous arrivons quand même à sommeiller. Dans cette journée, nous avons marché au moins pendant dix heures, ce qui fait environ 60 km.

Le lundi matin nous repartons de bonne heure malgré le mauvais temps: il tombe de l'eau, tant pis nous ne fondrons pas. Et nous suivons la ligne, évitant le plus possible les villages; mais à un endroit il y a un pont à traverser et celui-ci est gardé par des soldats. Ne voulant pas nous "jeter dans leurs pattes", nous partons dans la campagne en suivant la rivière (le Ter) espérant trouver un gué ou un autre pont. Après avoir fait sept ou huit kilomètres dans les marais, les jardins et les bois, nous trouvons un berger et lui demandons, toujours par des gestes, s'il n'y a pas un pont pour traverser la rivière. Ayant compris, il nous en indique un: mais c'est le fameux pont de tout à l'heure, que nous avons évité! Nous cherchons à lui faire comprendre qu'il y a des soldats et que nous ne tenons pas à nous faire repérer. D'après lui, il n'y a rien à craindre, ils nous laisseront passer. Nous retournons donc sur nos pas et finalement apercevons le pont et ses gardiens: tant pis, nous risquons le coup, on verra bien. Nous voilà engagés sur la voie essayant de prendre l'allure de quelqu'un qui ne craint rien: à ce moment, je ne sus jamais ce que j'avais dans la poitrine, un cœur ou... une locomotive. Quel soupir de soulagement lorsque nous sommes passés. Mais hélas, l'eau tombe de plus belle et nous trouvons peu d'abris, quand tout à coup nous apercevons un village. Nous adressant dans une maison en demandant du pain et à nous sécher, nous sommes mis carrément à la porte. Modifiant l'itinéraire afin d'éviter les maisons, nous voilà partis à travers champs en nous mettant de temps à autre à l'abri, soit sous un olivier, soit derrière une meule de foin ou une cabane de vigneron. Enfin, à force de marcher, nous retombons sur la ligne, en laissant le village peu hospitalier derrière nous, mais comme nous sommes complètement trempés, nous décidons d'arrêter notre marche. Vers 3h de l'après-midi, nous voyons des maisons à 500m de la ligne, hélas, nulle part on veut de nous; il n'y a que vers 16h que nous allons dans un autre village et demandons dans une maison à nous sécher, à dormir et à manger. Les gens nous font monter chez eux, nous font un bon feu et toute la famille s'assoit autour de nous et nous regarde. Bientôt plusieurs voisins viennent, mais pas un ne cause français; heureusement que Jean connaît quelques mots d'espagnol. Tant bien que mal, nous racontons notre histoire et notre désir de nous rendre à Barcelone. Nous finissons

par comprendre que nous nous trouvons à 30km de Gérone et à 150 de Barcelone (encore 4 ou 5 jours de marche en comptant les détours). Ils nous conseillent de sauter dans un train, mais je ne suis pas de cet avis, je tiens à garder ma liberté. Vers 8h du soir, ils nous donnent un morceau de pain et de l'eau et nous emmènent coucher dans un toit, véritable "Hôtel des Courants d'air", et comme il fait froid, nous dormons mal quoiqu'encore très fatigués.

Le mardi 9 mars (qui devait mettre fin à nos premiers malheurs), nous nous levons de bonne heure et aussitôt regardons le ciel: il fera beau. Avant de partir, je décide de me raser, ayant trouvé une glace et une cuvette que la dame me prête gentiment. Et nous voilà repartis, il est 8h et si tout se passe bien, à midi nous devons être à Gérone (mais... il est 14h!), ville se trouvant dans une large vallée encadrée de monts. Grimpés au sommet d'une colline, nous dominons la cité qui est très vaste, et là nous examinons les lieux. Nous décidons de marcher dans la montagne et de reprendre la voie ferrée à la sortie de la ville. Malgré toutes nos précautions, nous nous égarons encore une fois et un coup engagés dans la montagne, nous ne trouvons plus la vallée. Je me rappelle qu'ayant voulu traverser un fort abandonné pour raccourcir notre chemin, il nous fut impossible de trouver une sortie, nous tournions à l'intérieur comme des fauves en cage. Il a fallu escalader un mur pour en sortir. Une autre fois, ayant peiné pour arriver en haut d'une colline, nous sommes tombés nez à nez avec des soldats gardant une poudrière. Enfin, à force de marcher et de retourner sur nos pas, nous arrivons sur une grande route que nous croyons être celle de Barcelone. Au bout d'une dizaine de kilomètres, nous demandons à un cultivateur. Malédiction: c'est le sens opposé ! et une fois de plus nous retournons sur nos pas. Mais cette fois pour ne pas recommencer, nous redemandons: il s'agit de traverser un pont, une chaîne de montagnes et nous serons sur la bonne route. Enfin vers 6h du soir, nous voilà de retour sur la voie ferrée. Voulant savoir combien il nous reste à faire, nous demandons à un type: il y a, d'après lui, encore 160 km: c'est comme un coup de massue, le découragement nous prend. Plus nous marchons, plus il y a de chemin. Nous partons silencieusement, en baissant la tête, quand tout à coup survint un train de marchandises: la même idée nous vient à la tête, allons-nous laisser partir un train qui va sûrement à Barcelone, sans essayer de sauter dedans? Non, ce serait trop bête. La machine rendue en face de nous, nous levons la tête et le mécanicien ayant compris à qui il avait à faire, nous fait signe de sauter, tant pis! Advienne que pourra. Tant bien que mal nous voilà installés chacun dans une vigie. Ça va nous avancer mais nous risquons de nous faire prendre plus facilement: nous nous confions à notre bonne étoile. A l'arrêt dans une petite gare, je sens la porte qui remue. Pas de doute, quelqu'un monte, ça y est, je suis pris! Non! C'est le mécanicien qui me dit dans un français plus ou moins pur: "nous arrivons à Barcelone à 11h30, ne bougez pas" et il va chercher Jean qui vient me trouver et il nous redit encore une fois de ne pas faire de bruit: je lui offre ma boîte de tabac, il

refuse (tant mieux!). Comme il fait nuit, nous nous rendons compte d'après le nombre de lumière, de l'importance des villes traversées: que de détours il nous aurait fallu faire si nous avions continués à pieds. Pendant les arrêts nous ne faisons pas de bruit, à peine si nous remuons la tête. Dans une gare, un employé monte et comme il trouve que la porte ouvre mal (pour cause, nous la calons avec nos pieds), il braque sa lampe vers la lucarne. Nous sommes obligés de laisser ouvrir. En nous voyant, il sourit et nous demande: "Francresses?". Oui, nous sommes français, mais des français peu rassurés. Voyant cela, il descend malgré que le train roule, pour remonter dans une autre vigie. Quand il fut parti, je regarde Jean: "Cette fois, je crois que nous sommes refaits: attention au prochain arrêt". Il me regarde d'une façon très significative. Mais non, personne ne cherche à monter. Peut-être une ou deux gares avant Barcelone, un autre refait le même coup, mais ne redescend pas. Nous lui disons que nous voulons descendre à Barcelone et lui demandons s'il y a beaucoup de carabinieri; il nous conseille d'arrêter à la gare de triage. Arrivés là, nous descendons et tout de suite, nous planquons dans l'obscurité, mais le chauffeur nous voit et vient nous trouver: il nous donne la direction approximative du Consulat américain et nous dit qu'il y a 13 km (du moins c'est ce que nous comprenons: "Tres" veut dire 3!). Nous lui demandons s'il faut remonter; il fait signe que non (et pour cause). Nous nous éloignons donc et arrivons dans des jardins en bordure de la voie; comme il est tard pour chercher le Consulat, nous passons la nuit, cachés dans des bottes de foin. Cette nuit-là encore, impossible de dormir, nous sommes gelés; mais nous voilà arrivés et c'est le principal.

Le lendemain matin, mercredi 10 mars, vers 4h nous sortons de notre cachette et partons à travers la ville. Nous avons l'intention de chercher le Consulat avant le lever du jour, afin de ne pas nous faire remarquer par la police qui, malgré l'heure matinale, navigue déjà dans les rues pleines de charrettes de maraîchers, de tramways et de gens paraissant fort pressés. Nous nous renseignons ici et là, mais personne ne peut (ou ne veut) nous dire où se trouve le Consulat. Un moment après, nous accostons un type qui, par bonheur, parle français. Il nous donne 1 pesetas et un morceau de papier sur lequel est inscrit la place où nous devons nous arrêter: "Plaza del Cataluña". Il nous indique le n° d'un tram, et en présentant le papier, le conducteur nous y descendra. Mais comme dans tous les trams, il y a des gendarmes, nous faisons le chemin à pied jusqu'à la place de Catalogne, en nous renseignant ici et là. Nous en faisons le tour, mais pas de drapeau américain; accostant un autre type, il nous l'indique, mais c'est fermé. A 9h seulement, on peut entrer. Nous allons nous asseoir dans un jardin se trouvant au centre de la place et là, nous attendons en regardant ce qui se passe autour de nous. La chose qui nous étonne le plus, c'est le nombre de tramways: ils se touchent. Enfin à 9h, nous voyons le drapeau étoilé hissé devant le Consulat. Nous nous empressons de sortir du jardin, quand tout à coup, nous voyons trois gendarmes armés qui font les cent pas devant la porte: pendant une demie heure, nous attendons encore. Profitant de ce

qu'ils sont éloignés, nous sortons et nous engouffrons dans une porte pour entrer ... dans une banque, au grand étonnement des employés qui ne reconnaissent pas des capitalistes en nous. Enfin, nous prenons la bonne porte et après avoir montés deux étages, nous arrivons dans une salle où se trouvent déjà cinq personnes dans notre cas; nous attendons quelques minutes au bout desquelles un type du Consulat vient à nous en nous demandant si nous sommes allés au Consulat français faire faire nos papiers. De suite, nous lui disons que non et que nous n'irions pas, par peur d'être rapatriés. Enfin il insiste et nous dit que nous n'avons rien à craindre: à ce moment, nous ne savions pas que le Consul était passé à la dissidence. Pour rentrer au Consulat français, nous sommes obligés de passer devant le Consulat allemand. Ils se touchent tous les trois: jugez de l'espionnage qu'il peut y avoir ! Arrivés à destination, nous sommes introduits dans une pièce pleine de monde. Nous ne sommes pas les seuls: des jeunes, des vieux, des femmes. Là, il nous faut remplir un tas de feuilles. Le midi, on nous conduit chez un photographe pour photos d'identité et en revenant, nous allons dans un restaurant, au frais du Consulat, bien entendu, où nous mangeons de bon cœur: depuis quelques jours, nous jeûnons assez. Vers deux heures, nous partons pour l'hôpital français où l'on héberge les "indésirables" (ceux qui ne sont pas encore en règle avec la police), en attendant d'aller en pension, c'est-à-dire dans un hôtel où logement, nourriture et lavage sont aux frais des américains; le Consulat français étant dissident, il ne reçoit plus d'argent de Vichy. Arrivés à l'établissement, qui se trouve à l'autre bout de la ville (c'est-à-dire à 6 km), on nous met à quatre dans une chambre avec lavabo et armoire: nous sommes bien. A 7h, nous allons dîner au réfectoire de l'hôpital, c'est le vrai "régime jockey"; peu de pain, vu que celui-ci est rare en Espagne. Nous causons avec d'autres types qui sont ici, et nous apprenons avec stupéfaction qu'il y a deux, trois et même quatre mois qu'ils sont ici, nous qui croyons ne rester que deux ou trois jours. Quelle désillusion! Nous apprenons aussi qu'il y a beaucoup plus de français en prison ou dans les camps de concentration qu'en pension. Enfin, pressés de coucher dans un lit et de pouvoir dormir comme il faut, nous regagnons notre chambre en songeant que nous n'étions pas au bout de nos malheurs.

Mon séjour à Barcelone ne fut pas mouvementé à part une ou deux aventures. Le temps que nous passons à l'hôpital est bien monotone, toujours le même programme: lever à 8h, petit déjeuner, jusqu'à 11h belotte, déjeuner à midi, sortie en ville,(à nos risques et périls car nous n'avons pas de carte de police) jusqu'à 18h, et dîner à 19h. Cela dure pendant une douzaine de jours, où nous faisons la connaissance d'espagnols ayant été en France, et où nous apprenons à connaître la ville qui, ma fois, est très belle. Une seule chose ne va pas: nous n'avons pas d'argent en poche, c'est très embêtant car les magasins sont bien tentants. Une seule chose pour y remédier: vendre ce que nous avons (montres, briquets, ... etc.). Nous sommes 4 qui faisons équipe ensemble. Tous les quatre nous sommes allés au marché. Bodin vend sa montre 70 pesetas (1 400^{Frs} au change); Gérôme, son stylo

pour 7 pts. Quand cet argent est liquidé, je vends ma montre 35 pts, mon béret 1 pts, mon briquet 4 pts. Quelques temps après, Dirand vend sa montre 100 pts. Parmi nos "relations", nous avons un Espagnol, José Vendrell, marchand de croustillants, parlant le français et ancien soldat de l'armée républicaine. Grâce à lui, nous pouvons entendre Radio Londres et suivre les opérations en Afrique du Nord, qui sont satisfaisantes. Malgré tout cela, nous nous ennuyons fermement, et des fausses nouvelles lancées par des propagandistes à la solde des boches, viennent ""semer"" le découragement parmi nous. Deux de ces agents, introduits dans l'hôpital, furent arrêtés par le surveillant qui, avant de les livrer à la justice espagnole comme inculpés d'avoir volés des couvertures, se chargea de leur donner le goût de la boxe. Pour comprendre toutes ces petites histoires, permettez-moi de parler "grosso-modo" de la politique extérieure de l'Espagne, suivant mon avis.

Le régime fasciste de Franco, élevé au pouvoir par les boches et les italiens, est, comme vous vous en doutez sous les ordres d'Hitler; mais le "Caudillo" ne voit pas ses intérêts dans le nazisme qui est presque agonisant; plus il va, plus il cherche à contenter l'un et les autres. Et cette politique se fait sur le dos des français qui passent en Espagne pour échapper à la déportation commandée par Hitler, et facilitée par les agents du vieux maréchal traître et moribond. Pour faire plaisir à Adolph, il mettra dans des camps de concentration tous les patriotes qui se seront fait prendre sur le chemin de la frontière à Barcelone; pour être agréable aux alliés, il les fera sortir et les mettra en pension aux frais de ces derniers, mais sous une surveillance spéciale. J'ai des camarades qui ont fait cinq mois de camp. Ils en sont sortis juste pour le départ grâce à l'appui des Consulats alliés. Tel est le cas de Maurice et de Pierre qui, ayant passé la frontière le 5 mars, furent pris à Figueras et internés à Caldas. Personnellement, je suis ce que l'on appelle un "veinard"; comme en France j'ai échappé à la police. Comme vous le pensez, il est de l'intérêt des boches d'empêcher les français de rejoindre l'Afrique; ils font donc pression sur le gouvernement espagnol; ainsi, ils ont dénoncé plusieurs départs organisés secrètement entre les alliés et Franco; mais si les nazis font pression d'un côté, les Anglo-Américains appuient de l'autre et menacent les espagnols de ne plus livrer de blé s'ils ne laissent pas partir les français. Pour contenter l'un et l'autre, Franco fera comme il a fait pour nous: il nous expulsera au Portugal comme indésirables mais les américains devront donner un sac de blé contre tout homme partant d'Espagne. Il faut croire que tous sont contents car les convois de réfugiés arrivant à Casablanca se font très régulièrement, malgré les menaces des allemands qui ont promis de couler chaque convoi. A l'heure où j'écris ces lignes, le septième convoi est rendu et pas un n'a été embêté en cours de route.

Vous voyez donc, lorsque nous avons connu toutes ces luttes politiques que nous ne sommes guère tranquilles, et les "racontars" aidant nous ne savons que faire: aujourd'hui nous devons aller dans un camp, les pensions devant être supprimées; demain, on doit nous rapatrier. Enfin, un jour, un colonel, échappé de

France comme nous, est envoyé à l'hôpital pour nous remonter le moral; des pourparlers sont en cours pour organiser les départs, mais vu le nombre des évadés, ce sera long: nous sommes actuellement en Espagne, 15 000 français dont 12 000 sont en prison. Enfin, attendons, on partira sûrement un jour ou l'autre. Je ne veux pas faire comme deux camarades, essayer de partir par mes propres moyens, c'est trop difficile, surtout que je ne connais pas un mot d'espagnol; ils furent réinternés à Madrid.

Malgré tout cela, la vie est calme depuis notre arrivée, le 10, jusque vers le 21; nous sommes là, dépouillés de tous nos objets pour acheter des bananes, oranges et cigarettes, mal nourris à l'hôpital et avec cela, aucun espoir de partir.

Le lundi 22 mars, nous sortons en ville, vers 3h de l'après-midi en emmenant avec nous, un nouveau copain: Barbelet, arrivé depuis peu. Nous sommes donc à cinq; notre intention est d'aller vers le port et pour cela nous empruntons un autre chemin. Au coin d'une rue, un individu nous arrête et en sortant un objet de sa poche nous dit des paroles que nous ne comprenons pas tout de suite, croyant qu'il nous demande un renseignement, nous faisons signe que nous ne sommes pas espagnols et nous continuons notre chemin, mais il nous arrête et parle plus fort en répétant continuellement "Documentes", il ressort l'objet de sa poche. Cette fois, malgré nos connaissances peu étendues de la langue espagnole, nous avons vite compris en reconnaissant l'insigne de la police, mais de papiers nous n'en avons pas. Cette fois, nous n'y échapperons pas. Il nous emmène à un commissariat, et là un employé nous interroge en français. Nous lui expliquons que nous allions au Consulat, et de là à la préfecture de police, chercher nos cartes. Il téléphone je ne sais où, mais à la manière de nous regarder, nous comprenons qu'il n'est pas dupe de notre mensonge: il s'est renseigné. Après avoir fait un billet qu'il remet à un garde, nous suivons ce dernier. Comme il a l'air sympathique, nous lui demandons où il nous emmène: c'est au Consulat ou à la préfecture? Pour toute réponse, il nous sourit. Enfin, ne pouvant faire autrement, nous le suivons. Un quart d'heure après nous entrons à la préfecture de police, et là, un secrétaire nous demande une fois de plus nos papiers: évidemment, c'est non. Ayant congédié notre "guide", il en appelle un autre et nous fait signe de suivre notre homme qui nous conduit à travers d'interminables couloirs pour aboutir dans un petit bureau dont les employés à mine patibulaire, nous regardent entrer d'un air indifférent (ils ont l'habitude!). Celui qui paraît le chef porte un bandeau en travers de la figure (son nom devait être "Filochard"). Aussitôt rentrés, ils nous font aligner tous les cinq et commencent à nous fouiller, ouvrent les portefeuilles, empochent les couteaux, canifs, retirent les cravates et ayant déposé les affaires de chacun dans un casier respectif numéroté, ils nous remettent un carton portant ce numéro. Nous commençons à comprendre. Quand toutes ces formalités sont terminées, ils nous font descendre dans un sous-sol et entrer dans un vaste couloir fermé par une porte à barreaux; celle-ci ouverte, nous entrons et voyons une rangée de cellules fermées elles aussi par des barreaux

peu "sympathiques" derrière lesquels se pressent des types qui nous regardent avec des yeux hagards. Arrêtés devant la cellule N° 5, ils ouvrent la porte, on rentre et crac ! le loquet est rabattu sinistrement: ça y est, nous y sommes pour de bon cette fois. Dans cette geôle, se trouvent cinq espagnols et trois français, prisonniers libérés par la relève, qui sont passés en Espagne pour rejoindre leurs parents en A. F. N. . Ça fait trois jours qu'ils sont ici, c'est rassurant. Une heure après, nous passons au contrôle d'identité où l'on nous prend nos empreintes: les dix doigts séparément, collés ensemble et ensuite la main entière; l'opération finie, c'est la photographie: de face, de biais, de profil (nous ne risquons pas de nous perdre). Le tout terminé, nous réintégrons notre cellule. Vers 9h, nous touchons un repas payé par le Consulat américain; je peux avouer qu'il est plus copieux que ceux de l'hôpital, et fourni par un restaurant. Pour nous coucher, absolument rien. Heureusement qu'un des autres français nous prête une toile de tente pour tous les cinq. Mais impossible de dormir, nous sommes encore sous le coup de la surprise: tout cela a mis 1h1/2. Enfin, comme nous avons pu acheter du tabac à un garde, et que ceux-ci nous donnent du feu, nous passons la nuit à discuter en fumant. Mais le temps commence déjà à nous durer, quand vers 3h du matin, des femmes internées à côté de nous, et ayant l'autorisation de circuler dans le couloir, viennent devant notre porte prendre des positions un peu contraires à la morale (ces femmes ramassées lors d'une rafle, ont été prises sans carte pour exercer leur ... métier); elles ne sont d'ailleurs pas belles à voir: le crâne complètement tondu. Il est vrai que j'ai vu en ville, des femmes d'un milieu très honorable et ayant la tête rasée: il en faut si peu pour aller en prison en Espagne!

Le lendemain matin, vers 9h, après un appel où nous répondons à notre nom terriblement écorché (Roger se prononce Rorrlser), par le numéro de notre cellule, on nous sert un café au lait (venant du Consulat) et voilà pour attendre le repas de 2h. Après ce petit déjeuner, nous nous asseyons par terre, évidemment, nous discutons avec l'un, avec l'autre pour passer le temps qui est terriblement long: on ne voit pas le jour, nous sommes dans une cave et ensuite nous nous attendons à sortir sous peu: à l'hôpital où ils ont pu constater notre absence, ils ont sûrement averti le Consulat qui va faire le nécessaire. A midi, la cellule est complètement pleine, tous des espagnols inculpés de divers motifs: vols, outrages, suspects; il y en a un qui a été pris à ne pas travailler le dimanche matin, d'autres inculpés de vol parce qu'en déchargeant du blé des bateaux, ils en avaient dans leurs souliers: enfin, tous pour des motifs futiles. A 14h30, nous apercevons le garçon du restaurant, voici le déjeuner. A 15h, nous touchons un verre de café et 1 petit pain: c'est le repas pour tous, espagnols et étrangers, fourni par la prison. Et voilà pour attendre jusqu'à demain 9h. Encore il ne faut pas nous plaindre grâce au Consulat américain, mais les espagnols ne touchent que le repas de 3h (1 verre de lait et un petit pain); ceux qui n'ont pas de famille en ville, crèvent de faim, les autres peuvent recevoir un panier de chez eux. Chaque fois qu'un garde s'approche avec un

papier à la main, nous bondissons à la grille, mais ce n'est jamais pour nous; alors la tête basse, nous retournons nous allonger sur le ciment et c'est le silence complet troublé seulement par le bruit de pas des gardiens de faction, ou le claquement du loquet sur les barreaux indiquant que l'auteur veut aller au "WC". Le soir, nous nous allongeons encore sur la toile et dormons mieux. Un qui n'est pas de bonne humeur, c'est Barbelet: pour la première fois qu'il sort avec nous, on se fait pincer. "C'était visible", ne cesse-t-il de répéter, "on était cinq de front sur le trottoir".

Le lendemain matin, mercredi 24, même menu. Nous attendons toujours patiemment, ne pouvant faire autre chose. Vers midi, un garde s'approche avec un papier et cette fois nous entendons nos noms. Nous bondissons, on nous fait sortir et les deux gardes prononcent le mot tant espéré "Libertad"! Enfin! On nous ramène au petit bureau et là nous rentrons en possession de nos cravates et ceintures, mais pour ce qui est des couteaux et des montres, adieu, ils sont perdus pour nous. De ce bureau nous nous dirigeons vers les étages supérieurs et arrivons au bureau du chef de la police, où nous reconnaissons un employé du Consulat venir nous chercher. Enfin nous sortons tous les six et arrivons au Consulat où un autre type nous emmène manger dans un restaurant. Ensuite on nous désigne un hôtel où nous devons aller en pension: fini l'hôpital! Nous avons de la veine, c'est la meilleure pension de Barcelone malgré que ce soit un petit restaurant: "Hotel Gubill". La situation est excellente, on se trouve sur une des plus grandes avenues "Paseo Mayor de Gracia", que de sorties allons-nous faire! Après nous être présentés au patron, nous montons à l'hôpital chercher nos bagages, oh! pas embarrassants: une musette seulement, et nous les déposons à l'hôtel. Comme Barbelet a de l'argent (il a vendu une chevalière en or de 52 g!) nous décidons de sortir arroser notre sortie de prison. Nous commençons par le "quartier chinois" où nous prenons un repas assez copieux arrosé de Moscatel et, après avoir fait provision de cigarettes, nous remontons tranquillement en tournant de temps à autre dans un café. Arrivés à la pension, nous prenons un Pernod (65°) qui nous semble délicieux vu qu'il y a longtemps que nous n'en avons pas bu. Au dîner nous mangeons peu, et pour cause! Nous passons nos assiettes aux copains d'une autre table au grand étonnement du garçon qui se demande quelle espèce de pensionnaires nous sommes. Nous ne tardons pas à monter dans notre chambre où les matelas sont plus moelleux que les carreaux de la cellule. Maintenant, une autre vie va commencer pour nous, nous sommes plus libres et ne risquons plus d'aller en prison car nous avons une carte d'identité. Ce qui est bien c'est que nous n'avons rien à nous occuper: si nous voulons du savon, du dentifrice, des espadrilles ...etc. nous passons la commande au chef de pension qui lui, va au Consulat et rapporte le tout ... s'il y en a. Pendant une vingtaine de jours, le programme ne change pas: lever à 9h, sortie en ville, déjeuner à 13h30, sortie en ville, dîner à 20h30, au lit ou en ville jusqu'à 1h ou 2h du matin; c'est monotone, mais enfin, nous apprenons à connaître Barcelone qui est la plus

jolie et la plus grande ville de l'Espagne. Pour vous faire voir ce qu'était notre vie, permettez que je fasse une petite description de la ville.

Barcelone. Par sa situation au bord de la mer, dans un petit golfe abrité et bien défendu par deux forts juchés au sommet d'un mont, Barcelone est un port faisant un commerce assez intense, et c'est tous les jours que l'on voit des bateaux venant des Baléares ou du sud, amenant du blé de Cadix, des bananes et des oranges. Si nous examinons un plan de la ville, il ne ressemble pas à ceux de beaucoup de villes de France: les rues très rectilignes découpent des carrés très égaux, et il n'y a pas de rues tortueuses comme chez nous. Trois grandes avenues s'impriment très nettement à travers les autres: ce sont l'avenue du général Franco¹⁰ qui fait 10 km de long sur 15 m de large, l'avenue Jose Antonio Primo de Rivera¹¹ qui mène aux arènes, et la rue Gracia¹² de 8 km de long sur 10 m de large. Deux places très grandes: Place de la Victoire¹³ à l'intersection de l'Avenue Franco et de l'avenue Gracia, et la place de Catalogne, siège des banques et Consulats. Seul le quartier du port forme un enchevêtrement inextricable de ruelles, d'impasses étroites et obscures; ce quartier se désigne plus communément sous le nom de "marché chinois" ou en espagnol "Barrio de Chino". Ce coin de la ville est comme tous les quartiers des ports de chez nous, c'est le rendez-vous de la pègre qui en est maîtresse. Allez-y le jour, la nuit, à n'importe quelle heure, c'est un grouillement d'infirmités de miséreux, de filles et de voyous qui achètent tout ce que vous leur proposez: montres, stylos, souliers, briquets, chemises, bérets, bouteilles ... etc. Malheur à celui qui ne sait pas se défendre, il en ressortirait nu comme un ver et sans une peseta en main. Vous voulez acheter un objet quelconque? Allez au marché chinois: j'ai vu des "vendeurs" se promener avec une lampe à souder d'une main et des médailles saintes de l'autre. Après d'interminables discours, vous arrivez à vendre une paire de souliers 20 pts à un trafiquant, et demain il va courir après vous pour vous les vendre 60. Vous voulez du pain sans ticket, allez au marché chinois, pour le tabac c'est la même chose: une fille vous accoste et vous propose des cigarettes; elle a les mains vides, et si vous acceptez, elle regarde de tous les côtés si les policiers ne viennent pas et, sans pudeur, elle déboutonne sa robe et vous donne un ou deux paquets de cigarettes à 6 pts ... qui n'en valent que deux! Je me suis souvent amusé à regarder ces "vendeuses" lorsque la police rôde dans le quartier. La première qui les aperçoit pousse un cri connu de toutes et ... plus rien! Elles disparaissent comme par enchantement, les vendeuses de pain rentrent chez elle, les trafiquants essaient de se donner des allures d'honnêtes hommes. Si un garde veut des cigarettes, il sait à qui s'adresser; il n'est pas dupe de tout cela. Laissons

¹⁰ Actuelle Avenue Diagonal

¹¹ Fondateur de la Phalange franquiste. Ce nom fut donné au début de la dictature et jusqu'à sa chute en 1975. Actuelle Gran Via de les Corts Catalanes (8 km SO – NE)

¹² Actuelle Passeig Gracia (ne fait que 3 km de long N – S. Longe la place de Catalunya)

¹³ Le vrai nom de la place est Plaza Joan Carles 1, à tort appelé ici Place de la Victoire, certainement parce que le 26/01/1940, une Victoire (buste féminin), œuvre du sculpteur Frédéric Marès, y fut érigée pour le 1^{er} anniversaire de l'entrée des troupes franquistes dans Barcelone. Elle fut déposée le 20/01/2011.

maintenant ces quartiers pour aller en ville. Quelle différence! Une seule chose subsiste, les policiers: leur confiance doit être très limitée. Ils sont aussi nombreux que les civils, surtout si l'on compte l'armée et les Phalangistes; d'ailleurs c'est leur seul moyen de maintenir l'ordre à l'époque actuelle; ils semblent être partisans de la fameuse formule de Bismarck "La force prime le droit".

En général les maisons de Barcelone sont de hauts édifices très beaux, offrant un trait particulier, toutes les fenêtres sont flanquées d'un balcon, et la nuit, sur tous, sans exception, sèche du linge. Je ne sais si c'est parce qu'il y a des balcons que les espagnols installent leur linge, ou si c'est parce qu'ils n'ont pas d'autres endroits qu'ils ont construits des balcons, mais en tous les cas, l'effet est peu décoratif. Autre détail caractéristique: le nombre des tramways, ils pullulent et tous sont bondés. Si l'on se promène devant les magasins, on est stupéfait par la quantité de produits qu'ils renferment. On trouve de tout: habillement, alimentation, meubles; c'est un vrai paradis à côté des pays qui sont sous la botte allemande. Mais si en France on ne peut rien acheter parce qu'il n'y a rien, en Espagne, on n'achète pas non plus ... parce qu'il n'y a pas d'argent; un ouvrier ne gagne que 12 à 15 pesetas par jour, c'est-à-dire de quoi acheter simplement une douzaine d'œufs. Alors jugez les idées que peut avoir un espagnol en passant devant une pâtisserie littéralement bourrée de gâteaux, de crèmes, de chocolats, et qui ne peut y goûter qu'avec les yeux. Comprenez notre situation, à nous qui venons de France, où l'on manque de tout ! Non, à de pareils moments, une montre ne peut se garder au poignet, c'est impossible.

Voilà donc la ville où du matin au soir et des fois du soir au matin, nous nous promenons nonchalamment en admirant les étalages et en mangeant des quantités de gâteaux ... avec les yeux. A la fin, nous devenons comme les espagnols: le moindre incident qui se produit dans la rue et voilà toute une bande de "badauds" au théâtre ... et nous en tête. Il arrive, que fatigués de la ville, nous allons à la bibliothèque de l'institut français, faire deux ou trois heures de lecture et par les journaux prendre des nouvelles de France; il y a bien les journaux espagnols mais ils sont tous fascistes et mentent plus que les français: rendez-vous compte! A propos de fascisme, il faut que je vous raconte une petite aventure banale qui nous est arrivée, Barbelet et moi, le 1^{er} avril: c'était la fête de Barcelone, anniversaire de l'entrée des fascistes dans la ville pendant la guerre civile¹⁴. Depuis une semaine, les gens pavoisent à grand renfort de drapeaux: on ne voit que du rouge et du jaune. Le matin, il y a grand défilé militaire devant le représentant de Franco, l'évêque et un général. Nous voilà donc partis tous les deux vers 10h, et tant bien que mal, nous nous frayons un passage dans la foule, non loin des tribunes, et le défilé commence: la police dans une démarche grotesque, l'armée, la division bleue (sœur de la légion tricolore) et la Phalange. Chaque fois que passe un drapeau, les spectateurs font le salut fasciste. Voyant cela, nous nous regardons tous les deux

¹⁴ Confusion sur cette fête, puisque les troupes franquistes sont entrées dans Barcelone le 26/01/1939.

pour savoir ce que nous allons faire; comme nous avons des voisins peu sympathiques (je veux parler des phalangistes), nous levons le bras comme tout le monde en regardant si par hasard il n'y a pas d'autres français qui nous regardent et en faisant bien attention à ne pas tendre de trop le bras. Bien content que nous sommes quand le dernier drapeau est passé et que la fin du défilé arrive, défilé qui fut "miteux": discipline et ordre ne semblent pas être deux qualités de l'armée espagnole. Nous en avons parlé beaucoup de cette matinée et surtout de ces saluts à la Hitler: nous sommes bien décidés à ne plus recommencer. Hélas, ce ne devait pas être la dernière fois: un dimanche, nous assistons à une course de taureaux, et vers le milieu du spectacle, la musique joue l'hymne espagnol. Là encore nous nous sommes levés, comme tout le monde, et avons tendu le bras: c'était plutôt vexant!

Et la vie continue ainsi, sans un sou en poche et attendant toujours le départ, quand vers le 10 au soir, le chef de pension nous donne chacun vingt pesetas. Quelle surprise! C'est le Consulat américain qui nous paie ainsi. Toutes les semaines nous devons en toucher autant, ça va, la vie devient belle, mais sans travail, ce n'est pas ça, les journées sont longues. Enfin, un beau jour, une situation meilleure nous attends: grâce à deux copains, nous réussissons à nous faire embaucher à l'atelier de reliure de l'Institut français. Quelle affaire, du travail! Au moins les journées paraîtront moins longues et chaque samedi, nous toucherons soixante pesetas, quatre vingt avec les 20 pesetas du Consulat. Après nous être présentés au directeur (M. Deffontaines) nous sommes embauchés de suite. Encore un autre genre de vie qui commence: travail de 9h à 13h et de 16h à 19h30. Déjà je fais des projets pour employer mon argent utilement: il me faut un costume, une paire de souliers et une valise. Hélas! Les pesetas ne veulent pas rester dans ma poche. Je ne réussis à acheter qu'une paire de souliers et un pantalon pour lequel j'ai emprunté trente pesetas. Pendant une vingtaine de jours, la vie est belle, nous sommes tellement courageux que nous travaillons même les jours de fête. Nous ne connaissons pas les fêtes de Pâques: nous aurions chômé, cela aurait fait 4 jours de travail en moins, donc quarante pesetas de moins à dépenser! C'est à l'occasion des fêtes de Pâques que j'ai vu pour la première fois les fameuses mantilles espagnoles; certaines sont de vrais chef-d'œuvres.

Je passe la journée du lundi de Pâques dans mon lit, je suis malade, mais courte maladie: j'ai un accès de fièvre. Triste fête qui me rappelle les lundis de Pâques d'avant-guerre: j'aurais pu être malade, jamais je ne serais resté au lit. Mais cette triste journée devait m'apporter une bonne nouvelle. Vers le dîner, le chef de pension monte me voir et me dit que je suis sur la liste du départ qui est fixé à mercredi prochain, avec Barbelet et deux autres de la pension, deux lieutenants; ça y est, la fièvre est passée! Le soir même, je sors avec Barbelet pour dépenser notre dernier argent. Nous y arrivons facilement. Dès le lendemain, je vends tout ce qui m'est inutile: une chemise, un pantalon, un caleçon et une paire d'espadrilles que je viens de toucher. L'après midi nous allons à la préfecture de police rendre nos cartes

d'identité. Le soir nous assistons au dîner offert par la patronne à l'occasion de son anniversaire. En remerciement, nous lui payons une gerbe de fleurs. Pour fêter notre dernière journée à Barcelone, nous finissons la soirée au cinéma et par une visite nocturne au "Bario de Chino".

Le départ de l'Europe

Enfin, voici le jour tant attendu, mercredi 28 avril à 18h, nous sommes tous à la gare. Nous touchons notre billet pour aller jusqu'à Marvao, la frontière hispano-portugaise. Après avoir reçu chacun un sac de provisions, nous montons dans le train spécial pour nous, car le convoi se compose de 900 à mille français et françaises venant de Barcelone, de Figueras, de Caldas et de Gérone. A 21h, le train démarre enfin! Peu après je fais une rencontre à laquelle j'étais loin de m'attendre: Pierre Braconnier qui était avec Maurice. Je pouvais toujours les attendre à Barcelone: ils étaient à la prison de Caldas; ils n'ont pas eu tant de veine que nous. Après avoir raconté chacun nos aventures, nous cassons la croûte et essayons de dormir mais en vain. Nous passons à Reus, Marsa-Falset, Caspe et Guadalajara (où 100 00 italiens furent massacrés par les républicains lors de la guerre civil; ces pauvres "macaronis", ils avaient autant de veine qu'aujourd'hui!).

Le lendemain, nous arrivons à Madrid à 12h30 et n'en repartons qu'à 16h après avoir pris d'autres français. Nous passons le temps à faire le bridge et à contempler le paysage qui est très pittoresque mais pauvre. Enfin dans la nuit du jeudi au vendredi, nous arrivons à Valencia¹⁵ à 1h30, où la douane se charge de déballer nos affaires. Là le convoi se partage en deux et de ce fait, je suis séparé de Barbelet. Nous repartons à 2h30 et nous voici hors d'Espagne. Nous allons voir ce que les Portugais vont faire de nous. A 3h nous arrivons à Marvao, mais la douane portugaise ne ressemble pas à la douane espagnole: ils nous comptent, c'est tout. Enfin, à 6h20, les formalités finies, nous repartons pour arriver à Entrecameto¹⁶ à 9h30; là on nous sert un café avec un petit pain, blanc comme neige, du vrai gâteau. Une heure après, le deuxième convoi arrive et à 13h, nous repartons tous ensemble. Jusqu'ici, aucune plainte à formuler vis-à-vis des Portugais, tout va bien, seuls 4 policiers sont dans le convoi et nous accompagnent depuis la frontière. Nous pouvons descendre dans les gares à condition de ne pas y séjourner trop longtemps, mais si par hasard, l'un ou l'autre vient à enfreindre le règlement, les policiers s'approchent et avec l'air le plus aimable du monde: "Messieurs, si vous voulez bien remonter". C'est tout juste s'ils ne s'excusent pas pour avoir dit cela. A mon avis la police française pourrait bien aller faire un stage au Portugal pour apprendre la politesse. A notre départ d'Entrecameto, de nombreux civils portugais se pressent sur le quai et quand le train démarre, nous leur faisons au revoir en agitant le bras; ils nous répondent en faisant des V avec les doigts; j'en ai vu en faire avec des planches. Dans toutes les gares c'est identique, il y a foule à notre arrivée: nous

¹⁵ Il doit s'agir de Valencia de Alcantara, puisque Marvao est juste en face de l'autre côté de la frontière portugaise. La ligne ferroviaire n'existe plus.

¹⁶ Entroncamento, en portugais

nous demandons si vraiment on ne les a pas avertis. Une chose que nous remarquons c'est que trois ou quatre kilomètres avant la gare, la locomotive siffle! Et quel accueil! D'ailleurs c'est bien compréhensible: encore un peu de politique! Le Portugal est un joli petit pays, mais ... pauvre; il est ravitaillé par l'Angleterre, il est donc normal que des Français partant rejoindre les troupes alliées soient bien accueillis par des gens qui ne peuvent vivre que grâce à eux.

Vers 18h nous touchons un autre petit sac à provisions offert par la Croix Rouge portugaise. Enfin à 20h, nous arrivons à Setubal, petit port au sud de Lisbonne. Nous arrêtons sur la côte à côté d'un quai d'embarquement mobile car nous devons (théoriquement) embarquer clandestinement, ce qui n'empêche pas qu'il y a foule. Arrivés en vue de la mer, nous voyons deux bateaux battant pavillon anglais; l'un vient à quai, l'autre attend au large. Avant de descendre du train, des soldats portugais nous distribuent des cigarettes et des allumettes. Des femmes de la Croix Rouge se promènent avec du papier et des crayons pour ceux qui veulent envoyer un message en France. J'en profite pour griffonner quelques mots à l'adresse d'un camarade qui, si tout va bien, l'enverra à mes parents. Avant d'embarquer je veux vous raconter deux petites histoires très significatives, montrant l'attitude des portugais vis-à-vis de nous. A la gare de Setubal, nous arrêtons quelques minutes; il y a foule; nous sommes tous penchés à la portière. A côté de moi, un petit gosse d'une dizaine d'année, faisant partie du convoi, se hausse sur la pointe des pieds et, nous voyant faire des v, en fait lui aussi et il est heureux qu'on lui réponde; mais un vieil employé des chemins de fer qui se trouve devant, le regarde et ... essuie une larme. Que pense cet homme? Ne trouve-t-il pas le geste de ce gosse très symbolique, geste qui indique que lui aussi veut la victoire pour délivrer ses camarades qui meurent de faim? Geste involontaire qui n'a fait rire personne. Et maintenant la dernière: le détachement de police qui nous "surveille" se compose d'un officier et de deux sous-officiers à cheval; en arrivant, ils nous présentent les armes et font des V! En Espagne, ils nous auraient présenté les armes mais le canon dirigé vers nous!

Enfin à 23h, nous embarquons à l'appel de notre nom, et jugez de notre étonnement en reconnaissant dans les marins déguisés, des marins français; sur une bouée, nous voyons le nom du navire: "Gouverneur Général Lépine" (l'autre est le Sidi Brahim). Nous leur demandons pourquoi ils battent pavillon anglais. Voici l'histoire: en ayant le pavillon tricolore, ils risquent d'être internés vu qu'ils sont "dissidents" et que le Consul français à Lisbonne est un "Vichyste"; officiellement, ils sont anglais. D'ailleurs en haute mer, ils mettent les trois couleurs.

Evidemment nous croyons bien voir une photo de De Gaulle quelque part dans un salon, hélas en arrivant dans le salon des deuxièmes où nous subissons un pointage, une immense photo est collée ... celle de Pétain! Déçus et surpris, nous interrogeons quelques marins, ils nous répondent que Pétain est un grand chef qu'il faut respecter, et qui est prisonnier des allemands: encore qui n'ont rien compris!

Seuls les vieux matelots de la marine marchande, nous donnent le mot de l'histoire: ce bateau était à Alger lors du débarquement allié; son commandant (un bon français!) voulut rejoindre Toulon au lieu de se mettre aux côtés des alliés, mais en haute mer il fut capturé par les anglais qui l'emmènent à Gibraltar et s'en servent maintenant pour aller chercher les réfugiés au Portugal. Les désillusions commencent, nous n'avons pas fini d'avoir des petites surprises comme celle-ci.

Quand nous sommes installés, nous dinons: un sac de provisions de la Croix Rouge et avec un plat fourni par la cuisine du bord, composé de viande et de petits pois. Vers 1h, nous appareillons, et les lumières de la côte disparues, nous allons nous coucher après avoir touché chacun une ceinture de sauvetage. Je me lève le lendemain à 6h et aussitôt, je monte sur le pont; nous sommes en haute mer qui est assez calme, mais au lieu de deux navires, il y en a maintenant quatre: deux corvettes anglaises nous escortent. A 7h, déjeuner: Café noir et brioche. Après avoir fait un brin de toilette, je fais tous les ponts et cherche les copains; je trouve Braconnier mais non Barbelet: il doit être sur le Sidi Brahim. Dans le courant de la matinée, un des escorteurs se rapproche de nous et l'officier, le porte-voix à la bouche, nous observe et nous dit dans un français assez pur, que nous devons aller à Casablanca; inutile de d'ajouter qu'il est salué de nombreux hourras, qui d'ailleurs ont leur réponse. Il en fait autant à l'autre. Deux heures plus tard, il revient et nous dit que nous allons à Gibraltar; ne sachant pas la cause de ce changement, nous sommes déçus ... et c'est sans hurra qu'il repart continuer sa patrouille. A ce moment-là nous ignorons que ce changement doit nous sauver la vie; nous verrons plus tard pourquoi. Nous passons la journée à aller d'un bout à l'autre du navire, à faire la sieste ou à fumer.

Le lendemain, nous nous réveillons dans le détroit de Gibraltar; par les lumières nous voyons à la fois, l'Europe et l'Afrique. La mer est houleuse et il y a des malades. Enfin vers 9h, nous arrivons au port et là nous avons un petit aperçu de la force de la marine britannique: il reste encore beaucoup de navires malgré les "nombreux torpillages allemands" et d'après les marins, il n'y en a presque pas en ce moment. Avec les vaisseaux britanniques se trouvent de nombreux bateaux américains, particulièrement des Commandos et des pétroliers. Jamais je ne me serais figuré le rocher de Gibraltar comme ça; je m'attendais à voir une montagne hérissée de canons, des fortifications gigantesques, pas de maisons, tout étant souterrain. Erreur: de haute mer, vous voyez un rocher abrupt, nu et desséché; de l'intérieur de la passe, la montagne qui avance en pointe où sont découpées des plateformes portant en tout et pour tout, six canons; du port, le rocher en pente douce avec des arbres, des maisons à partir du milieu (une vraie ville); au sommet, vous ne voyez que des antennes de T. S. F. et des phares. Le port lui est une vraie usine gigantesque: des grues, des quais, ... etc. Au fond, un aéroport et une base d'hydravions. La nuit, illumination totale: ils ne connaissent pas le blackout. D'ailleurs pourquoi? Pourquoi éteindraient-ils toutes les lumières? Pour un avion

boche qui viendrait bombarder? Pauvre de lui: à la moindre alerte, ce rocher se transforme en un gigantesque hérisson dont toutes les pointes crachent la mort, les chasseurs de la R. A. F. prennent le vol, les hydravions patrouillent, les bateaux pointent leurs pièces. Aux six canons que l'on voit, s'ajoutent des zéros! Même le voyageur qui descendrait à terre (chose très difficile) ne connaîtra pas Gibraltar; il verra des casernes, des routes, c'est tout! Il ne connaîtra pas la force défensive de Gibraltar.

La journée du lundi se passe sans incidents: nous passons le temps à regarder les navires, particulièrement un convoi de vingt-cinq à trente commandos américains qui quittent le port. Un prêtre de Gibraltar vient dire une messe à bord et nous fait un petit sermon.

Le mardi nous restons encore ici; ça fait le troisième jour! Quand même, il doit y avoir une raison. Pourquoi ne partons-nous pas? Cette nuit nous avons mal dormi, nous avons entendu des détonations dans le port même. Demandant la raison à un vieux marin, il me répond qu'il y a quelques temps, des espions (allemands bien entendu) venaient à la nage du port espagnol, pour poser des bombes à ventouse sur les coques des navires. Depuis ce temps, toutes les nuits, les anglais grenadent le port.

Enfin le mercredi 5 mai vers 14h, après avoir fait provision d'eau douce et d'aliments, nous appareillons et cette fois, au lieu de deux escorteurs, nous en avons un troisième qui arbore un fanion tricolore à Croix de Lorraine. Il faut croire que nous allons naviguer dans une zone dangereuse pour qu'ils renforcent l'escorte; même les marins parlent de coucher sur le pont pour être plus vite aux chaloupes. Ma foi, je couche en bas: on verra bien.

Le lendemain, nous nous réveillons ... bien en vie; pourtant d'après les marins de quart, il y a eu une alerte cette nuit. Dans la matinée, nous en avons une autre: deux corvettes se rapprochent de nous ; les marins se mettent aux pièces. Le troisième escorteur part devant en zigzaguant; quand même, presque arrivés au but, c'est désolant. Au bout d'un moment, tout redevient calme. Vers 16h, nous sommes en vue de Casablanca. Les marins font les préparatifs: ils rentrent les chaloupes, roulent et déroulent des cordages. Je ne m'y intéresse guère, vu que pour moi la marine c'est de l'hébreu. Pendant ce temps nous apprenons pourquoi nous sommes restés à Gibraltar, et pourquoi nous avons trois escorteurs au lieu de deux. Quand les allemands ont su que nous partions d'Espagne, ils avaient promis de nous couler; jusqu'à Gibraltar, aucune alerte, mais avant d'y arriver, des patrouilleurs avaient repérés un nid de sous-marins, vers les côtes du Maroc, nouvellement installé: c'est pourquoi nous sommes allés à Gibraltar. D'après ce que j'ai entendu dire, il y avait une dizaine de sous-marins boches (Quel honneur, dix sous-marins pour nous!). Pendant que nous étions à Gibraltar, une corvette anglaise en coula un pas très loin de l'entrée du port. Si nous y sommes restés pendant

quatre jours, c'était pour les dérouter, tout au moins, c'était la raison donnée. L'alerte a eu lieu à l'endroit du nid, détruit ou vide.

A 17h, nous rentrons au port où nous voyons les vestiges de la lutte entre les américains et les fidèles de Pétain, le "perdeur" de la France: deux navires sont complètement coulés, seul le "Jean Bart" malgré deux énormes brèches, à l'avant et à l'arrière, tient encore debout; au centre du port, se dresse un mât: c'est un bateau italien qui, se trouvant à Casablanca lors du débarquement, ne fut pas épargné. Mais que de bateaux américains et anglais! C'est plein ! Il y en a de toutes les catégories. Hitler, prends garde! Un de ces jours, tout ça va venir en Europe.

L'arrivée en A. F. N.

Enfin nous accostons et là, nous voyons une réception à laquelle nous étions loin de nous attendre: le long de la passerelle, deux haies formées par le corps auxiliaire féminin en tenue, ensuite ce sont les fusiliers marins rangés dans un ordre impeccable. Il y a aussi de nombreux généraux et officiers (décidément, nous sommes quelqu'un; depuis les boches qui mettent dix sous-marins à notre disposition, et ici ce sont les généraux qui se déplacent pour nous!). Descendus, nous nous dirigeons à la douane qui ne dure d'ailleurs que peu de temps. L'autre bateau étant lui aussi vide de ses passagers, on nous réunit tous et un général prend la parole. Après nous avoir félicité, il nous déclare que le général Giraud nous donne le droit de porter la médaille des évadés, et ensuite, nous énonce les avantages que nous aurons: deux mille francs de prime d'évasion, une prime d'engagement, le choix du régiment et nous assure que nous serons payés depuis la démobilisation de l'armée française, pour ceux y ayant appartenu: que des promesses! Son speech fini, nous passons au buffet (beaucoup plus intéressant que les promesses du général!). Les comptoirs sont tenus par les membres des corps auxiliaires féminins: il n'y a qu'à se servir: chocolat, sandwich, cigarettes, bières, vin ... etc. Je sors avec mes poches pleines: deux tablettes de chocolat, six sandwiches, huit paquets de cigarettes, et dans l'estomac, plusieurs verres de vin. Ensuite, nous prenons le train pour aller à Marrakech, Casablanca étant surpeuplé depuis l'arrivée des américains. Première constatation: nous sommes reçus par des officiers giraudistes, des officiers américains. On nous parle de Giraud, sa photo est partout mais pour tout ce qui est gaulliste, rien! Pas même une photo de notre grand chef. Pourtant, après le discours du général, nous ne nous sommes pas gênés de crier "Vive De Gaulle". Avant de partir, j'écris chez nous par l'intermédiaire de la Croix Rouge. Enfin, à 19h, nous partons en jetant des cigarettes aux arabes. Nous passons devant des dépôts américains: quel matériel! : des chars, des camions, des obus, des torpilles, des caisses énormes. Sur les voies, des trains américains chargés de matériel. Ils ont amené de tout, depuis le matériel de guerre jusqu'au chewing-gum, en passant par les moustiquaires et les gants de base-ball, ainsi que les balles.

Et nous voilà partis en contemplant le sol marocain, que je désirais voir depuis longtemps. A minuit, nous nous arrêtons à Ben Guerir d'où nous ne repartons qu'à 4h, de façon à arriver à Marrakech au lever du jour.

A Marrakech, c'est la musique de la légion étrangère qui nous réveille. Nous nous penchons à la portière et voyons que nous sommes arrivés. Là encore, une réception assez sympathique nous attend. Sur le quai, des généraux, des officiers, des civils, la Croix Rouge, nous attendent. Aussitôt descendus, on nous conduit au buffet où des sandwiches, du café, du vin et du tabac nous sont offerts; il n'y a qu'à se servir. Ensuite un général prend la parole. Il ne fait que résumer ce que les autres

ont dit hier soir. Dans la salle où nous sommes, nous avons la surprise de voir une photo de Pétain, plusieurs de Giraud, mais de De Gaulle, point! ... Deuxième constatation. Le tout terminé, nous sortons de la gare et montons dans des cars qui nous attendent. Nous sommes dirigés sur une caserne de tirailleurs pour y être hébergés. Aussitôt rendus, nous touchons du savon et une serviette pour aller aux douches. Dans la soirée, premières formalités, choix du régiment, mais giraudiste, de De Gaulle, aucune allusion.

Des officiers du 4^{ème} Spahis viennent faire de la propagande parmi nous avec des voitures américaines qu'ils ont nouvellement touchées: jeep, amphibies, voitures radio ... etc. je m'approche de l'une de ces dernières et regarde l'appareil qui est américain. Un lieutenant s'approche et me demande si je connais la radio; je lui réponds que oui, étant brigadier radio télégraphiste, et que mon intention est de retourner aux transmissions. "qu'attendez-vous pour signer au 4^{ème} Spahis?" me répond-t-il, "Nous avons besoin de spécialistes. D'ailleurs, étant brigadier, dans peu de temps vous serez nommé sous-officier!". Pauvre type, je veux bien croire que c'est un bon racoleur, mais je ne suis pas dupe de ses promesses; je connais assez l'armée pour savoir que l'on ne passe pas sous-officier du jour au lendemain, surtout dans un régiment de Spahis. D'ailleurs, je ne veux pas rester ici, je veux rejoindre les Forces Françaises Combattantes. Je sais maintenant l'esprit que possède l'armée giraudiste: il n'y a qu'à rentrer dans un bureau quelconque et on voit encore la photo du "vieux" avec la fameuse devise "Un seul chef, Pétain", et si vous leur dites que c'est inadmissible, ils se fâchent. Voilà qu'elles sont les idées des enfants de Giraud: d'après eux, Pétain est prisonnier des Boches, et il faut le délivrer. Ils ne disent pas: "Les Boches sont en France, les français souffrent, sont déportés ou fusillés, il faut que ça finisse!", non, simplement ils veulent délivrer Pétain, le responsable de tout ça. Il faut leur pardonner, ils ne connaissent pas l'occupation, la faim et la Gestapo; ils ont vu une commission d'armistice, c'est tout. Enfin, jusqu'à maintenant, nous n'avons pas à nous plaindre, nous sommes encore bien considérés.

Dans la soirée, je me trouve dans un détachement que l'on emmène à la caserne des Spahis. On donne comme prétexte qu'il n'y a plus de place chez les tirailleurs. Là, je trouve Barbelet et lui demande s'il sait quelque chose à propos de l'option Giraud ou De Gaulle. Il me répond que non, et trouve ça louche. Enfin, attendons! Le soir nous sortons en ville, dans le quartier européen. Avant de nous coucher, nous faisons une petite chasse à la punaise assez fructueuse. En rentrant, ce soir, j'ai vu un paysage lunaire très beau: dans un ciel étrangement pur parsemé d'une multitude d'étoiles, la lune, mince croissant lumineux, semble dominer tout au sommet des têtes de palmiers qui s'élançaient au bout d'une mince tige. Combien de fois ai-je vu de tel paysage sur des cartes postales, mais ce soir, j'ai bien regretté de n'avoir un Kodak.

Le lendemain, samedi, la journée se passe sans incident; l'après-midi, nous allons au cinéma. Enfin arrive le dimanche où nous voyons arriver un capitaine des

chasseurs portant la Croix de Lorraine; et ... il n'est pas de bonne humeur. Voici l'histoire: un officier qui était avec nous en Espagne, rencontre en ville le capitaine Vallin et lui dit qui et où nous sommes. Très surpris, il demande des explications. Ces messieurs giraudistes avaient tout simplement dédaignés d'avertir le Comité Gaulliste, et c'est après plusieurs démarches qu'il put enfin venir parmi nous avec tous les noms sur une liste où l'on trace une croix en face de notre nom si on opte pour Giraud, une croix de Lorraine au crayon rouge si l'on prend De Gaulle; inutile de dire que ces dernières remportent. Aussitôt que le Colonel du 4^{ème} Spahis a vu entrer le capitaine Vallin au quartier, il nous a tous réunis et a tenu le discours suivant: "Vous êtes tous venus ici pour nous aider à chasser le Boche de France. Malgré toutes sortes de difficultés, vous n'avez pas hésité à partir de chez vous, à quitter votre famille. Aujourd'hui, nous vous recevons avec l'égard qui vous est dû. Demain vous aurez pris votre place de combattant parmi vos camarades qui ont repris la lutte. Quelques-uns m'ont parlé du général De Gaulle. Evidemment, c'est un grand général qui a une poignée d'hommes assez courageux derrière lui, mais la vraie armée française, c'est nous. "Pauvre idiot! Si tu représentes l'armée française, tu n'en as pas l'idéal, tandis que "la poignée d'hommes assez courageux" qui est derrière le général De Gaulle combat depuis trois ans, toujours avec le même idéal qui est celui des français qui sont encore là-bas. En France aussi il y avait une armée, mais elle était loin d'avoir des idées pareilles; nous attendions le débarquement allié, et si celui-ci était venu, nous aurions tiré avec les quelques balles camouflées ici et là, mais pas contre eux, mais contre les boches et les collaborateurs. Et si dans cette armée, il y avait beaucoup d'engagés, c'était pour échapper à la déportation ordonnée par les boches, aidés par ces messieurs de Vichy. J'en connais beaucoup, et moi le premier, qui n'auraient pas attendu le général Giraud pour lutter contre les boches, s'ils avaient été en Afrique, au lieu d'être dans l'armée de transition, en France.

Tous ceux qui ont signé pour De Gaulle doivent retourner à Casablanca, mais comme nous sommes nombreux, il y aura deux convois; je suis dans le second. L'après-midi nous passons à la sûreté et touchons la prime de 2 000^{Frs.} Aussitôt l'argent en poche, nous voulons sortir, mais stop! Le quartier est consigné pour nous: tiens! tiens! Hier, on sortait librement et c'est tout juste si la sentinelle ne nous saluait pas! Serait-ce parce que nous avons signé pour De Gaulle? Enfin, nous arrivons à sortir en faisant le mur, et aussitôt en ville, nous sautons dans une calèche pour aller au quartier arabe qui est très pittoresque. Nous achetons quelques souvenirs, nous dînons et retournons nous coucher par le même chemin. Nous apprenons que le 1^{er} convoi est parti ce soir par le train, et que demain, c'est notre tour, mais par la route.

En effet, vers 9h, arrivent deux camions découverts; nous montons, et, au moment où nous allons partir, arrive le capitaine Vallin qui nous dit de descendre: "J'avais commandé des camions couverts" nous dit-il, "et non ceux-ci. Avec la

chaleur, vous serez tous malade vu que tous vous êtes nue tête!". Nous descendons et ... attendons. Vers midi, sous un soleil de plomb, arrivent deux autobus à gazogène conduits par des arabes; quels tacots! Nous voilà encore montés, et nous sortons de la caserne, mais au sortir de la ville, nous nous arrêtons devant un poste régulateur où l'officier refuse de nous laisser partir sous prétexte que ces voitures sont incapables de faire la route; nous retournons à la caserne et ... descendons. Mais cette fois, le capitaine Vallin ne perd pas de temps; il va directement au général, et menaçant d'aller plus haut s'il le faut, demande un car capable de faire la route et l'ordre de nous laisser partir. A 18h arrive le fameux car, nous nous y entassons, moitié à l'intérieur, moitié sur l'impériale. Cette fois nous partons pour de bon, pour arriver à Casablanca à minuit, au D. I. M¹⁷. Aussitôt arrivés, nous touchons une couverture, un matelas malpropre, et on nous parque dans un baraquement qui doit servir à l'élevage des poux et des punaises.

Le lendemain, je rencontre Barbelet et lui raconte notre départ remis trois fois. Voici la petite histoire qu'il me raconte: "Nous sommes avertis que nous prenons le train ce soir; en hâte nous rassemblons nos affaires et, à pied, nous partons à la gare où un train nous attend, entouré de deux haies de tirailleurs sénégalais; nous pensons qu'une fois de plus, on va nous rendre les honneurs, hélas! C'était pour nous surveiller comme si nous étions des bandits et surtout pour empêcher les gaullistes de Marrakech de se mêler à nous. Des copains veulent aller chercher de l'eau: interdiction de descendre; d'autres veulent dire au revoir à des camarades qui se trouvent sur le quai: défendu. Un employé trouvant ça un peu trop exagéré, nous dit qu'il y a quelques jours, des prisonniers sont passés, et que pendant l'arrêt, on leur a donné des cigarettes et du thé! Mais en partant, nous avons voulu notre revanche, nous avons tous entonner La Marseillaise, et alors, les officiers de saluer, les tirailleurs de présenter les armes; ils étaient "mauvais". En arrivant à Cas, plus de généraux, plus de buffet, simplement un sous-officier qui nous emmène à pied, au D. I. M."

Quand même, jamais je n'aurais cru à ces choses-là en débarquant en Afrique du Nord, et je vous jure, que beaucoup qui étaient dans mon cas, ont eu mal au cœur en voyant cela. Venir de France, avoir subit l'occupation pendant trois ans, voir les français souffrir et arriver sur un sol libre pour voir les français se "manger" entre eux! Franchement, le gouvernement de Vichy a été bien suivi en Afrique du Nord; il a fait plus de mal qu'en France où tous les bons français marchent la main dans la main malgré la soldatesque boche et les traitres de Vichy.

Mais toi, Giraud, qui maintenant te dit le chef de l'armée de l'A. F. N., es-tu venu pour chasser les boches de France, ou continuer la collaboration avec les éléments pourris de ton armée, qui détestent le général De Gaulle, héros de la résistance française? On pourrait le croire. Si tu veux travailler pour la France,

¹⁷ Division Infanterie Marocaine

commence à pointer le nom de tes officiers félons pour le règlement de comptes, comme le font les patriotes pour les collaborateurs. Renvois ce général qui a ordonné à ses troupes de tirer sur les alliés ! Renvois cet amiral qui a fait résister, bien inutilement, sa flotte et qui est cause de la perte de quelques-uns de nos plus beaux navires et de leur équipage. Pourquoi laisses-tu arrêter les soldats de De Gaulle qui viennent en permission en Afrique du Nord? As-tu peur qu'ils contaminent, en bien, les tiens? Pourquoi as-tu laissé tirer sur les femmes et les gosses qui prenaient part à la manifestation gaulliste du 28 mars à Casablanca et où un enfant de 14 ans a eu le corps traversé par la baïonnette d'un spahi? Manifestation bien innocente: déposition d'une gerbe au monument aux morts; c'est sans doute parce que ces gens avaient des idées trop françaises! Il est à souhaiter qu'un jour les comptes soient réglés; mais dormons tranquille, De Gaulle veille et sait tout.

Ces choses que je raconte sont, malheureusement, trop réelles, et au cours de mon séjour à Casablanca, j'ai pu parler avec des gens qui se trouvaient dans le défilé du 28 mars. J'ai vu aussi des copains qui allaient en permission en A. F. N. et qui ont eu des ennuis de la part des autorités militaires, après la venue de Giraud.

Nous passons une douzaine de jours à Casablanca. Douze jours pendant lesquels nous sommes rassemblés suivant l'arme d'origine, où il faut encore passer à la police. Généralement, ces formalités ont lieu dans la matinée, pendant laquelle le quartier est consigné pour nous. Mais l'après-midi, où nous sommes libres, le quartier reste consigné: il ne faut pas que ces gaullistes continuent à se mêler à l'armée de Giraud et aux civils qui sont encore vichystes cent pour cent. D'ailleurs en ville, on voit encore pas mal d'ordures: la photo de Pétain, des francisques, et sur les murs des inscriptions obscènes: Travail – Famille – Patrie, Révolution nationale ...etc. Malgré les sentinelles, personne ne restait au quartier, tous sortaient en ville. Nous en profitons pour visiter la ville qui en ce moment est très peuplée: les troupes américaines sont nombreuses. A presque tous les marins que je rencontre, je leur demande s'ils ne connaissent pas André Vivier; je ne peux avoir de ses nouvelles. Evidemment nous avons vite fait de connaître tous les bons coins de la cité européenne et de la cité arabe où je fais des emplettes: sandales, bagues, valise. Le programme de la soirée est invariable: cinéma. Ce qui nous gêne un peu, c'est la chaleur, nous n'y sommes pas encore habitués, ça fait que le soir au lieu de coucher dans les baraques, nous dormons dehors, chose qui ne nous a pas porté chance, à Braconnier et à moi. Un matin, en ramenant notre literie, nous avons la désagréable surprise de voir nos vestes disparues. Nous cherchons partout et les retrouvons ... sur un tas d'ordures, mais avec le portefeuille en moins, un joli portefeuille que j'avais acheté à Marrakech. La veille, je ne sais pourquoi, j'avais pris mon argent sur moi, je n'ai donc perdu que des papiers et les photos de la famille. Braconnier perd 1200^{Frs}, mais le portefeuille est resté. C'était une chose à

prévoir, car au dépôt, il n'y a que des soldats marocains, gens qui confondent leur bien avec celui des autres.

Le 14, nous signons un engagement provisoire pour les F. F. C.; on ne va pas tarder à partir. Pour passer le temps, nous allons voir la montagne de voitures américaines sur les quais: fantastique! Une caisse descend du navire, deux heures après un camion part. Le samedi 22, nous recevons des invitations pour aller déjeuner demain chez des familles gaullistes. Comme en général, ces personnes demandent deux français, je fais équipe avec un copain, un sous-officier de l'artillerie, et nous choisissons une feuille au hasard: Mme Hostieux, à Maarif¹⁸ (dans les environs de la ville), et l'après-midi, nous voilà partis faire la présentation de nos personnes: quel accueil! Il faut passer le reste de la soirée à la maison et rester à dîner. Le lendemain, nous retournons déjeuner. A la maison, il y a trois gosses très gentils qui, cela se comprend, ne nous quittent pas. L'après-midi, cette dame nous emmène à une fête scolaire et là encore, nous voyons de drôles de choses.

Nous portons tous les deux une croix de Lorraine; nous sommes vite repérés par des civils, jeunes types de 19 à 20 ans, qui portent la francisque, emblème du traître. Ils nous entourent et font vis-à-vis de nous, des réflexions stupides. Malheureusement, nous avons reçu l'ordre, par le commandant Thomas (le remplaçant du capitaine Vallin) de rester calme: pas moyen de s'expliquer. Pourtant, nous finissons par avoir notre revanche: une nouba sénégalaise se met à jouer le "Tipperary", nous applaudissons, mais pas eux. Ensuite vient l'hymne américain: ils applaudissent mais s'arrêtent voyant que nous aussi nous applaudissons. Depuis ce moment-là, nous ne les avons pas revus! La fête terminée, nous allons nous promener, lorsque deux copains viennent à nous et nous annoncent que le départ est pour ce soir: il faut être à 23h au D. I. M. Nous voulons partir de suite, mais la dame insiste pour que nous allions dîner chez elle. Nous cédon et ce n'est qu'à 22h que nous arrivons au D. I. M. Mais là, plus personne, il y a une heure qu'ils sont partis. Nous montons dans le camion qui emmène les bagages et qui est encore au quartier pour la bonne raison qu'il est en panne. Enfin à 10h1/2, nous sommes à la gare où nous retrouvons les autres qui attendent leurs affaires. Heureusement que ce camion était en panne car autrement, nous rations le train. C'est encore un coup monté: il faut être au D. I. M. à 23h, et le départ est prévu à 22h: ils croient peut-être que beaucoup vont rater le train et que lâs d'attendre, ils s'engageront dans l'armée Giraud. Deux seulement manquent à l'appel malgré que le convoi soit augmenté: une dizaine environ ont déserté l'armée Giraud et se joint à nous; il y en a un qui était de garde une heure avant, il a eu juste le temps de se mettre en civil! Notre convoi est d'environ 120 types, tous l'armée de terre; l'aviation et la marine étant parties à Londres.

¹⁸ Maarif: arrondissement de Casablanca, à l'ouest.

Départ pour les F. F. C. L.

A minuit nous partons pour la Tunisie où se trouvent cantonnées les F. F. C. Nous passons à Port Lyautey¹⁹, Meknès, Fez et Tazaa. Le 25, nous arrivons à Oujda, frontière algérienne, où nous voyons les prisonniers allemands entassés dans les wagons à bestiaux. Ils ne font plus les malins: l'"Africa Korps", espoir d'Hitler, est maintenant traitée comme des "vaches", et ce n'est même pas assez! Nous y restons 6h, pendant lesquelles nous sommes invités au centre franco-allié pour un vin d'honneur. Nous repartons à 17h et roulons toute la soirée en croisant de nombreux convois anglais et italiens. Le 26, nous arrivons à Sidi-Bel-Abbès²⁰ vers 6h du matin et à midi, nous sommes à Ste Barbe du Tlélat²¹, fin de notre voyage par le train. Nous descendons et aussitôt montons dans trois autocars réquisitionnés pour nous. Nous partons aussitôt, et le soir à 8h, nous faisons la première halte à Médéa²², où l'on est accueilli, dans une caserne, assez cordialement. Avant de prendre les cars, nous avons tracé des croix de Lorraine un peu partout, chose qui nous a attiré quelques petites histoires. Il n'y a pas que les militaires qui étaient contents de nous voir, il y a aussi ... les punaises: impossible de dormir, toute la nuit, j'ai fait la chasse, ce qui n'empêche pas que le lendemain matin, je suis plein de boutons.

Nous repartons à 6h pour arriver le soir à Sétif, à 5h, dans une caserne de tirailleurs; là, l'accueil n'est pas cordial, mais hostile. La première chose que nous voyons au quartier, est une immense francisque en bois au-dessus du poste de police. En entrant dans la chambre qui nous est réservée (on y a mis de la paille), nous apercevons une grande photo à Pétain, encadrée de bois; cinq minutes après, se trouve à la même place une croix de Lorraine en bois, et un tas de cendres au milieu du logement! Le soir, nous sortons en ville, mais recevons l'ordre par des patrouilles de rentrer au plus vite: il y a eu une bagarre entre des soldats de Giraud et des copains qui se faisaient traiter de "vendus" et de juifs! Par malheur, il n'y en avait pas un seul dans la bande.

C'est avec soulagement que nous partons le lendemain à 6h. Nous arrivons à Constantine à 10h30, où nous devons passer la soirée, un des cars étant en panne. Nous sortons en ville l'après-midi: Braconnier, un copain et moi. Nous rencontrons un américain qui nous offre à boire; en peu de temps il est K.O. et c'est par poignées qu'il sort les billets de banque; pour tous les trois, il nous donne 1 800 Frs! Ma foi, nous en profitons pour passer la journée assez joyeusement.

¹⁹ Maintenant, Kénitra (Maroc)

²⁰ 50km au sud d'Oran (Algérie)

²¹ Actuel Oued Tlélat (Algérie) au sud-est d'Oran

²² 55km au sud-sud-ouest d'Alger

Le lendemain à 7h, nous repartons avec quelques déserteurs de chez Giraud qui se sont glissés parmi nous. A midi, nous cassons la croûte à Tébessa où tous les trois nous allons dans un restaurant tunisien. A 15h nous repartons et à 17h nous passons la frontière tunisienne (une de plus!). Adieu les beaux champs de blé et les immenses vignes algériens: ici, ce ne sont que des montagnes. Le soir, à 8h, nous arrêtons à Kasserine, petit village arabe presque détruit par la guerre; d'ailleurs, tout le long du chemin, ce ne sont que des vestiges de la lutte: camions, chars, avions. Finies les grandes villes, le bled commence... nous descendons vers le sud.

Nous partons à 7h, pour arriver à Sfax à midi dans une caserne de tirailleurs (ou du moins ce qu'il en reste), au lieu d'aller au centre gaulliste qui est tout près. Nous avons l'explication plus tard: le chef de notre convoi, un commandant qui vient de France, était capitaine dans ce régiment après l'armistice. Mais comme il avait montré ses idées très gaullistes, on l'avait tout simplement dégradé et renvoyé en France où il resta peu de temps. Alors, aujourd'hui, il venait prendre sa revanche: commandant gaulliste à la tête d'un détachement!

Le lendemain nous déménageons pour aller au centre gaulliste: nous sommes chez nous. Nous y restons pendant deux jours. Le principal de notre travail est d'aller se baigner à la mer et de passer en ville qui n'offre rien d'intéressant car elle est complètement détruite. A Sfax, je quitte Braconnier qui est parti à l'hôpital. Le 2 juin, nous partons pour Kairouan. En passant à El Djem²³, nous pouvons admirer les fameuses arènes romaines.

Le 3 juin, nous signons l'acte d'engagement définitif. Je suis inscrit comme radio; pourvu qu'ils ne m'envoient pas dans le génie! L'après-midi nous touchons une tenue anglaise: short, chemisette, ... etc. Pour la 3^{ème} fois que je revêts l'uniforme, c'est une tenue anglaise. Une fois habillés, nous sortons en ville liquider ce que nous avons de trop. Je vends ma veste et mon pantalon à un arabe pour 150^{Frs}, mais comme dans une poche, j'avais laissé ma bague, je perds 50^{Frs} sur le tout; encore un tour qui ne peut arriver qu'à moi! Nous terminons la soirée en ville.

Le lendemain 4 juin, nous partons à 8h, mais j'ai la surprise de constater que l'on ne me met pas avec les artilleurs, je pars aux transmissions avec 6 copains; tant pis, là-bas, je me débrouillerai. A midi, nous arrivons à Hamman Sousse, au centre des transmissions de la division. Après la présentation au commandant, nous cassons la croûte et là, je retrouve Barbelet qui, lui, va au service auto. A 17h, on nous appelle à trois pour partir à l'artillerie: enfin! A 18h nous sommes aux transmissions de l'artillerie où nous recevons un très bon accueil, et où nous passons la nuit, couchés dans un camion.

Le lendemain nous en repartons pour rejoindre le P. C. du 1^{er} R. A. où nous sommes classés radios, après avoir subi un petit examen de lecture au son. L'accueil

²³ Actuellement El Jem

est très sympathique. Enfin le 6, nous rejoignons nos unités respectives: moi, je tombe à l'Etat-major du 2^{ème} Groupe, où je suis bien reçu par le capitaine et les camarades. De suite, je suis affecté comme radio dans une auto-mitrailleuse.

Enfin ça y est, mon rêve est réalisé: je suis en Afrique, dans les troupes gaullistes, comme radio dans le régiment le plus glorieux des F. F. L., celui qui a fait Bir-Hakeim²⁴ et qui compte les premiers ralliés (de France, bien entendu) ayant fait campagne depuis 1940.

Ici, fini mon premier voyage qui a duré du 18 février au 6 juin, c'est-à-dire 109 jours. J'espère que le retour sera moins long si on le compte du départ d'Afrique. Mais le sort en est jeté, je suis bon pour les voyages: trois jours après mon arrivée, nous levons le camp. Mais ceci fait partie d'un autre chapitre!

²⁴ Haut fait d'arme de l'armée française dans le désert de Libye, du 27/5/42 au 11/6/42.

En Tripolitaine

Le lendemain de mon arrivée au 1^{er} R. A., je touche un paquetage qui est loin de ressembler à l'ancien paquetage français; il est essentiellement anglais, et se compose évidemment d'effets très légers, destinés aux pays chauds: short, chemise en cellular, qui sert en même temps de veste. La seule chose française est le calot bleu de la coloniale, qui distingue le régiment. Le reste du temps, je le passe à m'initier aux habitudes de la batterie, et vite, je suis au courant, surtout pour ce qui est de la radio.

Enfin le 9, départ vers 9h du matin, nous devons partir en Tripolitaine. Nous passons à Kairouan, Sousse et la première halte se fait à Triaga. Cette journée commence mal; nous tombons en panne et pendant une heure, sous un soleil de plomb, nous attendons la dépanneuse. Le soleil commence à me brûler la peau qui n'est pas encore habituée à une telle température.

Nous repartons le lendemain à 9h, et nous traversons Maharès, Gabès, sur des routes pitoyables et des pistes impraticables: la guerre est passée ici avant nous! Souvent nous quittons la piste pour entrer dans le sable car les trous d'obus sont trop nombreux, ou les ponts sont tous sautés. Le soir, nous faisons halte à Téboulbou, dans une oliveraie.

Le lendemain, départ à 9h, pour des régions encore plus dévastées: Médénine, Wadi-Akarit et Mareth, nous sommes en plein désert. A midi, nous cassons la croûte à Ben Gardanne: on se croirait dans un four, le soleil tombe droit! Après avoir dépassés Fort-Tataouine, nous arrivons à la frontière où nous reprenons une belle route, quittée depuis longtemps. Enfin vers 19h, nous arrivons à Zouara qui doit devenir notre camp pour quelques temps. Nous nous installons à 12km de ce village, dans un désert. La seule chose agréable est la mer; le régiment est échelonné tout le long de celle-ci. Le soir de notre arrivée, il fait un vent de sable assez fort qui nous aveugle complètement. Après bien des efforts inouïs, nous arrivons à tendre une bâche le long de l'auto-mitrailleuse, ce qui n'empêche pas que, le lendemain matin, tout est recouvert de sable.

La position étant intenable, terme militaire que les Boches devraient employer à l'heure actuelle, nous déménageons de quelques dizaines de mètres, pour un endroit moins sablonneux où le sol est couvert de plantes grasses qui fixent le sable.

Une fois l'installation terminée, la vie redevient monotone, le programme est invariable: lever à 6h, travail de 7h30 à 10h, bain et sieste obligatoires de 10h30 à 15h, reprise du travail de 15h à 17h, pour nous, c'est l'instruction radio.

Une journée par semaine est consacrée aux écoles à feu, vraies ou fictives; évidemment, je prends part à toutes car la radio fonctionne toujours. Ces manœuvres semblent distrayantes car au moins nous nous préparons pour les

temps à venir, mais il est rare si au cours d'une d'elles, un véhicule au moins ne s'ensable pas; dans ce cas c'est deux ou trois heures de travail, le torse nu et la pelle à la main sous un soleil de plomb.

Le mardi, c'est jour de permission pour aller en 24 heures à Tripoli qui ne se trouve qu'à 80 km du cantonnement, mais à la fin, ça devient vite monotone: il y a trop de troupes.

Quant à la température, inutile d'en parler: ciel bleu, soleil brillant, mais quelle chaleur ! Tout va bien quand le vent vient de la mer, mais quand il souffle du désert, on ne sait plus où se mettre. Pour vous donner une idée de cette fournaise, mettez le feu à un grand tas de ronces bien sèches, et quand il est bien pris, placez-vous à 50 cm de ce brasier: vous aurez une idée du vent du sud. D'ailleurs, les jours où il souffle, le papier qui se trouve à l'ombre dans une guitoune, devient cassant et la cire à cacheter fond comme sur le feu. Depuis que l'on est ici, il n'a soufflé que 4 ou 5 jours, mais ce sont cinq jours de supplice.

Quant à la nourriture: des conserves. On ne connaît que ça dans l'armée anglaise, mais à part le corned-beef, elles sont bonnes. Du vin? Il n'y en a pas, ces messieurs de Grande-Bretagne ne boivent que du thé. Deux ou trois fois seulement nous avons eu du vin, mais il faut aller le chercher en Tunisie dans des bidons de fer; ça fait que quand il arrive à nous, il a pris un mauvais goût; tant pis, c'est quand même du vin et alors pendant trois ou quatre jours, nous en buvons, de trop à la fois peut être, mais ça change de l'eau salée!

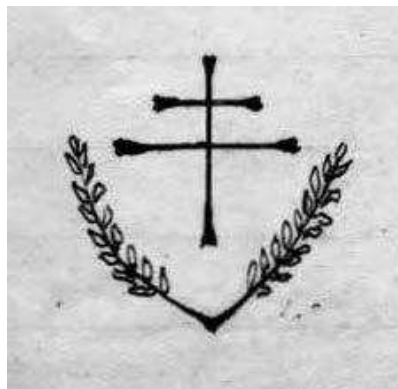
Peu à peu le temps commence à nous durer: on serait mieux en A. F. N. où du moins les civils parlent français; nous comptons bien y aller après les accords Giraud / De Gaulle. Mais rien, nous restons toujours avec les anglais. Même chose au moment du débarquement allié en Sicile: la 8^{ème} armée y est engagée donc, normalement, comme nous en faisons partie, nous devrions y être. La campagne est terminée et nous sommes encore ici. J'espère que pour le grand débarquement, ils ne nous oublieront pas.

Le 28 juin, nous avons la visite du Général De Gaulle: enfin je l'ai vu de près notre Charlot! Le 14 juillet, revue par le général Koenig. Tout cela forme des distractions, car vraiment on s'ennuie. Un soir, nous allons à un théâtre organisé par les F. F. L.; successivement, paraissent Germaine Sablon, Mariella, Milton. Divers numéros présentés, soit par des Tahitiens, soit par des Anglais contribuent à égayer la soirée.

Vers le 15 août, un grand bruit circule: nous allons partir en Tunisie, toucher du matériel et là, embarquement pour le ... débarquement! Mais quand? A mon avis on devrait partir de suite.

Enfin, à force d'entendre des "bouteillons", un jour nous apprenons la vérité: nous allons partir le 31 août.

Deux jours avant, les préparatifs commencent et le lundi soir, toutes les voitures chargées sont en ordre de départ qui a lieu demain à 6h30. Une nouvelle vie va commencer, car maintenant, nous faisons partie de l'armée française régulière: quelle va être l'attitude des giraudistes à notre égard? On s'en doute déjà!



Retour en Tunisie

Nous partons à la pointe du jour et c'est sans incident que le soir nous campons à Téboulbou, petit village arabe situé à 10 km au sud de Gabès, après avoir traversé Zouara et Pisidi, en Tripolitaine, Ben Gardane et Médénine dans l'extrême sud tunisien. La route est meilleure qu'à l'aller car les Anglais y emploient leurs équipes de travailleurs sud-africains: les ponts sont relevés et les trous d'obus, bouchés.

Le lendemain nous repartons à 6h30 et continuons la route vers le nord; successivement, nous traversons Gabès, Sfax et El Jem. Là, nous campons non loin des fameuses ruines romaines.

Enfin, dernier jour de voyage: si tout va bien, nous comptons arriver ce soir, à destination. En effet, après Sousse, Sidi Bou Ali, Enfidha ville, Bouficha, nous arrivons à Soliman, à 38 km au sud-est de Tunis; nous nous installons dans une oliveraie, et une fois de plus, nous montons la guitoune. A parler juste, on se sent mieux que dans le désert: il y a des arbres, et des puits fort nombreux, les champs sont cultivés et pleins de maïs, poivrons, courges, ... etc. C'est presque le midi de la France, avec les vignes qui s'étalent sur les coteaux. Et chose très importante... il fait un peu moins chaud qu'à Tripoli, et il y a moins de mouches.

Quelques jours après l'arrivée, la vie reprends son cours et sa monotonie: instruction et manœuvres. Tous les jours un camion de chaque unité part à Tunis emmener les permissionnaires: un jour les Européens, un jour les Malgaches, un jour les Cambodgiens.

Tunis est une belle ville, mais on s'y ennue; là encore, il y a trop de troupes: Anglais, Américains et Nos amis giraudistes qui nous regardent toujours d'un mauvais œil (nous leur rendons la pareille!); pour eux, les gaullistes sont toujours des ... gaullards. Et encore, en Tunisie, il ne faut pas se plaindre, mais allez en Algérie et au Maroc vous verrez de belles choses, c'est écœurant! Il y en a que pour les Américains qui seraient déjà refoulés chez eux s'il n'y avait les Anglais avec eux (voir Salern!). Il est bon d'avoir beaucoup de matériel, mais il faut avoir le courage de s'en servir.

Comme ravitaillement? Nourriture de l'armée française: légumes et viandes frais, finies les conserves, surtout le corned-beef.

Mais là comme à Zouara, le temps paraît long: les alliés sont en Europe, et nous, nous sommes toujours en Afrique. Mais je crois que bientôt, on va enfin décamper: les revues de matériel sont fréquentes, c'est bon signe!

Et tout confirme mes réflexions: hier, revue des forces françaises libres par le général Giraud; après nous avoir inspectés, il fit un long speech aux officiers. Il leur a promis que dans quatre ou cinq semaines, nous serions à la bagarre: enfin! Je

crois ne pas m'être trompé en disant que le 25 décembre, je ferais réveillon à Traversonne !

Vivement que l'on monte car vraiment on s'ennuie. Enfin, cette fois, je crois que ça y est. Ce matin encore, le Commandant nous a certifié, au cours de la présentation des nouveaux promus (j'en étais comme brigadier-chef!) que dans cinq semaines, nous serions en ligne.

Hélas, les cinq semaines sont passées et nous sommes toujours en Afrique, mais pas au même endroit car les premières pluies ont transformé l'oliveraie en un lac. Nous sommes donc partis à Potinville, situé à 20 km de Tunis; nous cantonnons maintenant dans une forêt de pins où nous sommes très bien. Avec la bâche de mon auto-mitrailleuse, nous avons confectionné une guitoune où nous couchons à trois, et sur des lits italiens récupérés dans les gourbis arabes; en plus de ceux-ci, nous avons des tables pliantes et des sièges: à franchement parler, nous sommes installés confortablement. Il en est de même du mess où nous avons tables, sièges, vaisselle, bar, sans oublier le poste de radio.

Quant à la vie, elle est simple: instruction, permissions et manœuvres soit au Cap-bon, soit dans les montagnes du Zaghouan²⁵.

Depuis quelques jours, on nous parle encore de départ et celui-ci serait pour l'Europe. Il paraît que l'on va toucher des américaines, du matériel neuf; on a même donné le poids du packaging individuel: 37 kg! Mais on y croira le jour où nous mettrons le pied sur le bateau, car depuis le temps que l'on nous fait patienter, on n'y croit plus!

Giraud, le 1^{er}, avait dit cinq semaines! Mais comme d'habitude il nous a menti.

Et la vie continue, monotone et fatigante. Fatigante, non au point de vue matérielle, mais moral, car toujours il se trouve un type "bien renseigné" pour lancer un bobard: "On part le "tant", c'est certain, car c'est "untel" qui me l'a dit, et comme il travaille à "tel endroit", c'est sûr!" pour moi, ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ces cancans énervent les hommes et les gradés, et que l'état d'esprit en général, est mauvais; il n'y aurait qu'une solution: partir!

Le dernier tuyau est le suivant: départ avant le 20 décembre pour l'Europe, si c'était vrai! Mais hélas, car malgré que nous ayons touché de l'équipement américain avec du matériel, il nous manque encore pas mal de choses.

Enfin, j'avoue franchement, que pour une fois, je voudrais voir le départ retardé de quelques jours, vu que je suis à l'hôpital "Spears"²⁶ pour une dizaine de jours environ et que je serais bien embêté si je n'étais sorti avant. Il est vrai

²⁵ 50 km sud de Tunis

²⁶ Dès l'organisation de l'armée du général de Gaulle, lady Spears crée, avec l'aide du « British war relief committee » de New York, une seconde ambulance, qui participera pendant quatre ans aux campagnes de la France libre.

qu'avant de partir, j'ai averti les copains, s'il se passe quelque chose, j'y serais par n'importe quel moyen!

Je suis sorti de l'hôpital, et d'après les renseignements, j'ai encore le temps d'aller passer mes dix jours de convalescence bien tranquillement, sans me soucier du départ. Il y en a qui partent, mais pas encore nous! D'ailleurs, c'est un peu fait exprès car dans le haut commandement, il y a malheureusement pas mal de giraudistes (ou vichystes) qui s'y sont introduits. Après la guerre, je crois qu'il y aura encore beaucoup de travail pour nous, surtout en Afrique du Nord où ils sont tous vichystes! Nous n'avons pas fini de faire marcher les mitrailleuses. Si nous ne le faisons pas, ce serait un grand danger pour le relèvement de la France.

La convalescence est finie et ... nous ne partons pas encore! Il y en a pour deux mois au minimum, quelle déveine!

Enfin, j'ai passé dix jours de convalescence, bien comme il faut, au centre de repos de Salamambo²⁷, petit village se trouvant près de la Goulette. Installation et service très bien: c'est un ancien palais du bey de Tunis et où tous les services sont assurés par des prisonniers allemands et des Arabes; quant à la liberté: royale, on sort et on rentre quand on veut. Mais (il y a toujours un mais) ces sorties sont assez coûteuses si on veut bien s'amuser, d'ailleurs on aurait tort de ne pas le faire: l'argent n'aura pas de valeur après la guerre. Il ne faut pas se priver quand on en a; 500^{Frs} par jour n'est rien.

Quant aux fêtes de Noël, passées merveilleusement. La veille, nous avons été invités, un chef et moi, à faire réveillon dans une famille française d'Hamman Lif²⁸. Nous sommes partis le soir à 9h, et n'avons retournés que le lendemain à 4h du matin; ça fait plaisir de se trouver presque en famille! La journée de Noël s'est passée à Tunis où nous avons fait un repas merveilleux pour la modique somme de 250^{Frs} par tête, mais il fallait voir le menu; après le cinéma, nous avons consacré notre temps à divers amusements. Enfin le soir à 10h, nous étions de retour. L'année finit mieux qu'elle n'a commencée, du moins pour moi!

²⁷ Quartier est de Tunis, en bord de mer

²⁸ Banlieue sud-est de Tunis, en bord de mer

1944

Je ne sais ce que va être cette année pour le monde, pour tous les peuples opprimés et ... Hitler! J'espère et je souhaite que ce soit une année historique, année qui marquera la fin de beaucoup de souffrances et la fin d'un aventurier.

Pour nous, j'espère que ce sera l'année où nous quitterons enfin l'Afrique pour rejoindre l'Europe: on nous a si souvent promis que l'on allait partir, qu'il serait bien rare si nous ne partions pas cette année-ci. Nous voici en mars, et nous sommes encore là.

Pourtant pendant ces trois mois, pas mal de choses se sont passées; la première est pour moi: le 1^{er} janvier, je suis nommé maréchal-des-logis. La deuxième est que les deux régiments d'artillerie de la 1^{ère} D. F. L. se sont fusionnés prenant ainsi la formation américaine. Vichy ne s'est pas trompé en traitant les gaullistes de "Mousquetaire": tantôt armée anglaise, tantôt armée américaine, mais toujours le même fanion: les trois couleurs à croix de Lorraine!

De Borj Cedria, nous sommes venus à Radès prendre les cantonnements d'hiver; nous sommes dans des villas réquisitionnées: en vérité, nous sommes comme des rois. Mais là comme ailleurs, on s'ennuie, et pour cause!

Quant au réarmement et à l'habillement américain, nous en touchons, mais il faut voir comment! Aujourd'hui un camion, demain une cravate, après-demain, deux fusils; il faut le dire tout de suite qu'ils se moquent de nous.

Comme travail? Oh! très peu, à part le mardi qui est consacré aux écoles à feu, les autres jours, 2 heures d'instruction le matin et c'est tout; le reste du temps nous le passons à faire la sieste ou en ville. Vous direz, ils étaient heureux! Et bien non, car le moral est bas pour tous, et pire que cela, nous ne sommes pas encore bien vu partout où nous allons, surtout en Algérie: les gaullistes sont des gens qui ne se battent pas! Voilà les réflexions que l'on entend.

Les meilleures journées sont les manœuvres, quoique l'une d'elle faillit me coûter cher: c'était une manœuvre de division; je faisais la liaison infanterie comme radio et ma foi comme chauffeur dans une A. M.²⁹. Dans un petit chemin encaissé de deux monts, je tombe nez-à-nez avec toutes les autorités: généraux, colonels y compris le Ministre de la Guerre Le Trinquer. Voulant me garer, je monte sur un talus tant bien que mal, mais comme mon frein à pied ne fonctionne pas, me voici reparti en arrière, m'arrêtant à 20 cm de la jeep du ministre; il ne m'a pas dit ses impressions, mais je les devine.

Un jour, le Général De Lattre de Tassigny vient passer la division en revue et nous remonte le moral; il nous promet que nous serons les premiers à débarquer en

²⁹ Auto Mitrailleuse

France, c'est très bien, mais hélas, quand? Enfin attendons, sans pouvoir faire autrement, mais pendant que nous sommes ici à moisir, là-bas il y en a qui meurent et qui souffrent. L'autre jour, j'ai vu un évadé qui avait quitté la France il y a 2 mois, je lui ai demandé si les boches usaient de représailles contre les familles de ceux qui partent: il m'a répondu que non; malheur à ceux qui oseront toucher à ma famille; j'ai juré que je les ferais souffrir dix fois plus, et quand je jure, je tiens parole. Je pourrais bien écrire par la C. R. F.³⁰, mais j'ai peur pour eux. Pourtant je sais les idées que doivent se faire mes parents: où est-il? Est-il vivant? ...etc. ma pauvre mère, quels tourments je dois te donner! Mais il le fallait. L'autre jour à Tunis, j'ai réussi à avoir l'adresse d'André Vivier: je lui ai écrit , je n'ai pas de réponse. Peut être en ai-je mis de trop sur ma lettre?

Enfin les jours se passent toujours de la même façon. De plus en plus, nous recevons du matériel et de l'habillement. Enfin, plus nous allons, plus nous entendons parler de départ très proche, et au lieu d'une école à feu par semaine , nous en faisons trois.

Enfin! Enfin! Ça y est, le départ est fixé au mercredi 12 avril! Quelle fièvre au cantonnement! Tout le monde court à droite et à gauche, et dans les trois derniers jours, les arrivées de matériel américain s'accélérent; ce ne sont que des caisses ici et là. Le lundi, nous touchons des postes radio; nous passons le jour et la nuit à les fixer sur les voitures. Les paquetages sont entassés et chargés. Adieu les lits, les tables, les lavabos.... La vraie vie va commencer.

Pour des raisons purement militaires, les départs se font comme suit: les hommes s'embarquent en Algérie, le matériel est embarqué à Bizerte. Avant de partir, nous entendons une bonne nouvelle qui, ma fois, nous fait rire: Radio Stuttgart annonce que les deux divisions fantômes partent à Bone³¹ pour s'embarquer et il nous souhaite bon voyage. On verra!

Le mercredi matin 12 avril, à 4h, nous embarquons dans les camions qui doivent nous emmener à Bone et qui, ensuite, retournerons. Et nous voici en route. Après Tunis, c'est Medjez-el-Bab, Béja et Souk el Arba à Jendouba. Nous passons la frontière algérienne vers 16h et à 18h nous campons dans une forêt sous une pluie torrentielle. A cinq, nous couchons dans un camion. Le lendemain à 6h, nous repartons pour arriver dans les environs de Bone, au lieu-dit "Ruisseau d'Or" vers 14h de l'après-midi, et c'est toujours sous la pluie que nous montons les guitounes. Nous restons ici jusqu'au 18. Pendant ces cinq jours, nous réussissons une seule fois à aller à Bone pour l'après-midi; nous sommes toujours trois qui faisons équipe: 2 chefs et moi. Nous nous sommes tellement embêtés qu'on nous a ramenés tous les trois en fiacre: je ne sais qui a payé, je ne sais comment nous sommes arrivés au camp, mais le matin, nous nous sommes retrouvés tous les trois dans la guitoune!

³⁰ Croix Rouge Française

³¹ Actuellement, Annaba

Le départ est fixé au mardi 18 pour 4h du matin pour l'embarquement.

Retour en Europe (Italie)

Nous voici au port où de nombreux transports sont à quai. Nous embarquons sur le "Ranchi", transport anglais faisant autrefois la ligne des Indes; d'ailleurs il y a pas mal d'Hindous dans l'équipage.

L'embarquement commence à 9h et après les hommes, ce sont les bagages. Nous sommes entassés dans les cales. Nous sommes environ 400 hommes à bord: une partie de chaque unité! 2 groupes d'artillerie, 1 bataillon de tirailleurs marocains, des fusiliers marins, des compagnies du B. I. M. ...etc. La division est ainsi répartie sur 8 transports, ce qui fait moins de risque en cas de torpillage. A 20h, nous quittons le port et ce n'est qu'à minuit seulement que le convoi démarre.

Les divisions fantômes partent! Stuttgart nous attendons! A bord la nourriture est excellente et abondante. Nous couchons dans des hamacs.

Le lendemain matin, nous sommes sur les côtes tunisiennes. Nous longeons le Cap Bon et vers midi, nous voici à Pantelleria³². Le soir et le lendemain, c'est la Sicile.

Le 20 au matin, nous nous réveillons sous un soleil splendide, le long des côtes italiennes. Nous reconnaissons le port de Naples grâce au Vésuve qui fume encore. Dans le port, plus de 100 navires sont ancrés: anglais et américains. Plusieurs sont échoués et calcinés; ce sont les navires italiens victimes des bombardements. Tout le port est démoli ainsi qu'une partie de la ville (La RAF laisse des traces sur son passage). Maintenant que Naples est aux mains des alliés, ce sont les boches qui viennent bombarder, mais seulement, ils ne réussissent presque jamais à aller jusqu'au port.

Enfin, à 13h, nous débarquons et après quelques kilomètres à travers les ruines, nous montons dans des camions de l'armée française pour aller cantonner à environ 30 km de Naples et à 30 km du port, entre Albanova et Santa-Littorio. La division est cantonnée dans des champs de blé, de luzerne et de haricots; que de récoltes perdues, mais quel plaisir pour nous de les détruire: chacun son tour, messieurs les Italiens!

Vraiment, en arrivant en ce pays d'Europe, berceau de la civilisation latine, je ne croyais pas trouver des mœurs comme les leurs; je crois qu'ils sont encore pires que les Arabes pour quémander ceci ou cela, surtout des cigarettes, même les femmes tendent la main; bien bêtes sont ceux qui se laissent faire!

³² Ile entre la Tunisie et la Sicile

Dans notre nouveau cantonnement, nous nous installons tant bien que mal; une seule chose difficile, trouver de l'eau.

Le 27, le matériel arrive après 6 jours de voyage en mer. Quelques jours après, arrive la nouvelle que nous allons prendre position au front. En effet, à partir du 3 mai, le régiment monte par fraction. Je monte le 4 avec les observateurs, comme étant radio à l'observatoire du Groupe. A 3h du matin, nous voici arrivés à destination, à 2 km des boches, sur les bords du Garigliano.

Cette fois, ça y est, enfin c'est le baroud. Messieurs les boches, j'ai fait des kilomètres pour ne pas aller chez vous, nous voici de nouveau face à face. Vous avez en face de vous des gens qui n'ont pas voulu vous reconnaître vainqueur en juin 40 et d'autres qui se sont enfuis d'entre vos mains!

Campagne d'Italie

Le 4 mai: Comme je l'ai dit précédemment, ce jour-là, nous montons prendre position sur l'observatoire, à 1 500 m du Garigliano. Nous arrivons à proximité vers 23h; nous avons attendu la nuit, vu que les boches voient très bien notre position. Le front est assez calme, simplement des rencontres de patrouilles, d'où tirs d'armes automatiques. Nous montons les bagages en haut par un petit chemin, pour aller au piton (qui sert de point de réglage aux boches!), il faut 3h. Je fais deux tours avec les hommes et les voitures repartent.

Le 5 mai: Au lever du jour, je suis de nouveau retourné en haut mais pas mal de bagages restent en bas. J'ai pris la précaution de les faire camoufler dans un fossé. En haut, nous aménageons les positions en construisant des murettes, cachés par un filet de camouflage. D'où nous sommes, nous surplombons les lignes ennemies; devant nous se trouve le massif du mont Majo, à droite nous voyons Sant' Andréa et Sant' Ambrogio. On peut remarquer la supériorité de l'artillerie anglaise et américaine qui tire sans discontinuer. Les boches répondent par de rares coups de 88 et de mortiers. A 22h, je pars avec le L^t Philippe pour aller chercher les deux jeeps qui sont à l'arrière. Quelle nuit! Nous passons par une piste que nous ne connaissons pas: des ravins, des ruisseaux! J'avais la voiture avec la remorque; je me suis trouvé deux fois en suspension sur deux larges fossés; la 3^{ème} fois, nous avons laissé la voiture que nous avons reprise le lendemain en plein jour. Heureusement, que les boches ne tiraient pas car nous étions à découvert. Cette nuit-là, nous avons mis 5h pour 1km500.

6 mai: Grande activité de l'artillerie alliée (la notre n'est pas encore en place). Dans la journée nous enregistrons quelques concentrations allemandes sur notre infanterie. La radio n'est pas en action, je suis au pied du piton et communique en haut par remote-control.

7 mai: Toujours grande activité de l'artillerie alliée qui cherche les observatoires ennemis. Dans la soirée, nous sommes survolés par un mouchard boche.

9 mai: Cet après-midi, les boches essaient de franchir le fleuve vers 16h. l'infanterie amie garde le silence et c'est le Cdt M... du régiment qui arrête les boches avec son groupe qui était en position depuis la nuit précédente. Vers 23h, ils réattaquent, mais sont repoussés par les tirs d'infanterie. Dans la nuit, plusieurs incendies éclatent chez les boches, causés par l'artillerie amie. A minuit, je pars au ravitaillement avec un homme qui n'a pas l'air rassuré; je suis de retour à 2h30 du matin.

10 mai: Secteur calme³³

11 mai: Dans la journée, prise de contact radio. Tout va bien. A 23h exactement, toutes les pièces d'artillerie se mettent en route: quel tableau! Du bout du fleuve jusqu'en haut du piton, ce n'est qu'une lumière. D'après les renseignements reçus après, il y avait 750 pièces d'artillerie, dont 400 françaises, qui tiraient. Ça y est, l'offensive est déclenchée; quels seront les résultats? Le prestige de la D. F. L.³⁴ est en jeu. Mais comme toujours, elle vaincra. La préparation d'artillerie dure jusqu'à 1h30.

12 mai: A 3h, l'infanterie attaque. Au matin, nous apprenons que Fenci et Monte Mario sont tombés. Mais au B.I. M. P., il y a déjà beaucoup de pertes. Vers 9h, activité de l'artillerie allemande. Dans l'après-midi, les Anglais traversent le Rapido et vont dans la direction de Cassino. Dans notre secteur, les fusiliers marins attaquent avec leurs chars. L'infanterie s'empare de Damiano et des cotes 290, 709 et 739. Au sud, l'armée régulière française prend Castelforte et Santa Maria!

13 mai: La 1^{ère} D. F. L. s'empare de Sant' Ambrogio et avance dans la vallée du Liri. L'artillerie continue de pilonner quelques pitons isolés. Les Anglais, au nord, encerclent Cassino. A 20h, prise de Sant' Appolinare.

14 mai: Changements de position à 14h; nous passons la nuit aux batteries qui tirent encore à portée de limite. Combat de chars et progression de l'infanterie

15 mai: Départ à 20h pour St Nicolas où nous passons la nuit. Durant la route, l'aviation ennemie lance des fusées éclairantes sur le convoi. Aucun bombardement.

16 mai: A 10h, nous traversons le Garigliano sur un pont de bateaux. Arrivée à Sant' Appolinare à 14h. Nous voyons les résultats de notre artillerie: vraiment, c'est du beau travail. Beaucoup de cadavres amis et ennemis. La 1^{ère} D. F. L. prend St Giorgio. Bataille de chars sur le Liri.

17 mai: Déplacement à 2h du matin pour San Giorgio. De 7h à 11h liaison infanterie avec B. M. 24. Avancée sur le Liri. Activité de l'artillerie allemande. Prise de Cassino par les Polonais.

18 mai: A midi départ pour reconnaissance d'observatoire avancé. Sommes arrosés par les mortiers. Le bidon de secours de ma voiture est percé par un éclat. A 23h, installation de l'observatoire en première ligne sur le Monte d'Oro³⁵. Arrosés par mortiers et 88. Dans la nuit, installation du poste radio à 400 m de l'observatoire. Je construis un muret individuel et renvoie mon aide-radio en bas.

³³ En réalité, le soir, attaque surprise (donc sans artillerie) des forces françaises qui n'eut pas le résultat escompté. C'est la 3^{ème} tentative des alliés pour prendre Monte Cassino, verrou sur la route de Rome. A deux reprises, en janvier et en février, Anglais et Américains s'y sont cassés les dents. En mai, le Maréchal Juin propose son plan à l'état-major anglo-américain qui l'accepte du bout des dents. Les français (marocains) vont se mettre en valeur dans ces combats et Monte Cassino tombera le 18 mai.

³⁴ Division Française Libre

³⁵ Au sud-ouest de Pontecorvo

19 mai: J'essaie de faire une prise de contact. L'émission ne marche pas, quelle déveine! Surtout que l'observatoire m'envoie des messages. Hélas, je ne peux rien faire de la journée car aussitôt que l'on se montre, c'est une rafale de mitrailleuse qui nous reçoit. Les boches arrosent la position à coup de mortiers et de 88. Vers 15h, l'infanterie amie attaque et essaie de traverser le Liri. Elle échoue et se replie. Jusqu'à 23h, nous sommes isolés et à la merci des boches. A minuit, je reçois des bobines et un autre poste que j'installe dans un ravin. La ligne est coupée à la cisaille. Il tombe de l'eau à verse et les blessés redescendent.

20 mai: A 3h, les boches reculent sous une nouvelle offensive. Nous retournons au PC à 14h, après avoir enroulés les lignes. Je change de linge et fais sécher toutes mes couvertures.

21 mai: A 9h, partons faire liaison infanterie avec la légion étrangère. Avançons au fur et à mesure de la progression infanterie. Arrosage de mortiers. A 20 m de nous, une voiture qui vient de nous doubler saute sur une mine. Installation poste derrière les ruines d'une maison et observation sur le flanc nord du Monte Leucio³⁶, qui au sommet, est l'objet d'un vif bombardement, et où se trouve un monastère. Le C^{ne} M... de la N^{elle} B^{ie} détruit une batterie boche et plusieurs chars avec sa propre batterie. Contre-attaque allemande à 16h. Nous avons juste le temps de déguerpir, mais les boches nous ont aperçus. Un copain reçoit une rafale de mitrailleuse dans la jambe. Je le ramène en toute hâte au PC où je suis rejoint par le L^t. A 22h, nous repartons pour le PC régiment où nous passons la nuit.

22 mai: A 8h, départ pour recherche d'observatoire. Retournons au sommet du Leucio, dans le monastère, où déjà sont installés des observatoires d'infanterie. La soirée se passe tranquille sauf un obus qui éclate à côté de la fenêtre et remplit mon poste de poussière. Nous passons la nuit par terre à essayer de dormir.

23 mai: A 5h, bombardement du monastère. Un obus passe par la fenêtre de l'observatoire que je venais de quitter pour allumer une cigarette. Je suis blessé aux mains, à la tête et dans le dos. Je descends, accompagné d'un homme qui porte mes affaires. Je suis évacué à "Spears" où nous subissons un bombardement. Ici l'on m'extraît l'éclat du dos. A 18h, suis évacué sur un H. C. où je passe sur le "billard" à minuit.

24 mai: Je passe la journée au même hôpital. Nous apprenons de bonnes nouvelles: Pontecorvo est tombé hier soir, ainsi que Pico dans la nuit.

25 mai: A 7h, je suis de nouveau évacué, sur un hôpital américain à Villanova, à 3 km de Naples. Dans la journée, nous apprenons que les troupes américaines ont fait la jonction à Anzio. Dans la nuit, Naples est bombardée par les boches.

³⁶ Au nord-ouest de Pontecorvo

29 mai: Je passe une fois de plus sur le billard, mais on ne m'opère pas. Les jours se passent tous pareils. Bonne nourriture, distribution de cigarettes et de bonbons.

5 juin: Nous apprenons la prise de Rome par des éléments français. Les boches se retirent au nord.

6 juin: Avec une joie profonde, nous apprenons le débarquement en France. En Italie, l'avance se poursuit.

10 juin: Sortie de l'hôpital à midi. Nous sommes dirigés sur une C. P. où se trouvent plusieurs Alsaciens. Parmi eux, j'en trouve un qui était à Neuville avec moi.

11 juin: A 8h, nous repartons au dépôt à Albanova, à la caserne où la nourriture et le logement sont déplorable.

12 juin: Je suis affecté à la 2^{ème} Compagnie du dépôt où je retrouve des copains de l'artillerie.

13 juin: Je touche un paquetage; bien entendu, je me débrouille pour toucher des affaires neuves.

14 juin: Je touche enfin ma solde du mois de mai, j'en avais besoin. Au dépôt, la mentalité des "planqués" est vraiment "dégueulasse": ce sont presque tous des officiers vichystes. Aucun départ pour rejoindre les unités. Avec un copain, nous décidons de partir clandestinement avec le prochain convoi.

19 juin: A 15h, des camions du B. M. 4 arrivent pour chercher leurs hommes; nous décidons de partir avec. A la tombée de la nuit, nous partons aux camions et dormons à côté.

20 juin: A 6h, départ! Nous nous camouflons dans une remorque et les paquetages sont entassés sur nous. Au point d'essence, nous sortons tous les deux et montons dans les voitures, au grand ébahissement des autres. D'Albanova, à Aversa, Capua, Sessa, Formia, Itri, Terracina, Velletri, Frascati, Rome (que nous avons visité), Bracciano, Vetralla, Viterbo, Montefiascone et enfin Bolsena, qui a donné son nom à un lac merveilleux entouré de montagnes. C'est sur le bord de ce lac que nous sommes arrivés à la brigade. Là, nous nous renseignons pour savoir où se trouve le régiment; personne ne le sait, mais nous apprenons la mort de notre chef, le Lt Colonel Laurent-Champrosay, mort sur une mine. C'est une grande perte pour le régiment et la France.

21 juin: Nous partons à 6h dans un camion de vaguemestre pour le point de ravitaillement où nous avons des chances de trouver de l'artillerie. Nous les trouvons en route, qui descendent au repos. Nous retournons et allons camper sur les bords du lac Bolsena pour 3 jours. Ici je me présente aux officiers qui me réservent un bon accueil, surtout le commandant et le Lt de l'observatoire.

25 juin: Nous partons du lac Bolsena à 20h pour nous déplacer vers le sud, à Salerne. Je conduis la jeep du Lt qui est parti en avion.

26 juin: A 6h, arrêt pour la journée à Sabaudia dans les marais Pontins. Itinéraire: Montefiascone, Viterbo, La Giustiniana, Rome, Velletri, Sabaudia. Le soir, départ à 22h.

27 juin: Arrivée à 4h à Albanova. Itinéraire: Sabaudia, Terracina, Fondi, Itri, Formia, Cascano, Carinola, Nocelleto, Villa Literno, Albanova.

29 juin: Nous restons campés à Albanova. Cet après-midi, je suis appelé et félicité par le Cdt: il paraît que j'ai la croix de Guerre! Enfin!

30 juin: Revue par le Général de Gaulle à côté de Naples. Il arrive en avion avec presque tous les généraux français se trouvant en Italie, plus le Général Clark et un Général Anglais. Devons aller en France.

4 juillet: Je reçois ma citation qui est à l'ordre du Corps d'Armée: "Chef de poste radio, courageux et calme, remarquable attitude au feu. A été blessé à l'observatoire avancé au cours des opérations du 19 au 24 mai 1944"! Enfin, admettons que j'ai fait merveille.

14 juillet: Sommes toujours à Albanova. Ce matin, prise d'armes, présentation du régiment au nouveau Colonel. Remise de décorations. Je reçois Croix de guerre avec étoile de Vermeil.

15 juillet: Branle-bas de départ. On doit rendre tout le paquetage moins une tenue. ENFIN!

Ici, s'achève le journal tenu par Roger ROUCHER pendant son périple, mais celui-ci n'est pas terminé.

Qu'a-t-il fait jusqu'au 25 août 1944, jour de son décès à St Honoré (La Londe-les-Maures, 84), survenu suite à sa blessure de la veille.

Quelques recherches me permettent de proposer³⁷ la suite de son voyage jusqu'au 20 juillet 1944:

15 juillet

Un ordre préparatoire de mouvement est donné : le Régiment doit faire mouvement sous

quelques jours en plusieurs vagues, dont la 1^{ère} est constituée en Combat-Team.

L'A.D. est dissoute, le Colonel GIROLAMI repartant, ayant donné sa démission.

16 juillet

*Un détachement précurseur part, composé du **Sous-Lieutenant MARMISSOLLE** et de*

*l'**Aspirant CARDAILLAC**.*

Les étapes prévues sont : Canosa di Puglia, Tarente et Brindisi.

17 juillet

Les 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Groupes font mouvement.

*Sont affectés au 4^{ème} Groupe : les **Lts MICHAUD** et **CHAPUIS** ;*

*à la B.H.R. : le **Lt BRIFFAUD** ;*

*au 3^{ème} Groupe : l'**Aspirant LONG** et l'**Aspirant MEYER**.*

*Les mutations suivantes sont prononcées : le **Cne WYBOT** est affecté à l'E.M. de la Division et relevé sur sa demande de ses fonctions de Commandant de la 6^{ème} Cie.*

*Le **Capitaine FLICHY** est affecté au 3^{ème} Groupe.*

³⁷ Extrait du document trouvé sur le site: www.1df1.fr, intitulé "Le Régiment d'artillerie de Champrosay à Bert : Journal de Marche des opérations du régiment du 19 juin 1944 au 20 juillet 1944" par le Général H. J.-M. GRAPIN

Le Capitaine STORA, atteint par la limite d'âge du C.E.F. est muté au C.I.A.C.

Le Capitaine HORGUES DEBAT prend le commandement de la 6^e Bie.

Le Capitaine CHAMORAND est affecté comme Commandant de la B.H.R.

18 juillet

Le 3^e Groupe fait mouvement ce jour.

19 juillet

La B.H.R. et l'E.M. font mouvement avec le Q.G. Chef de convoi : **Cdt RAVET**. Départ : 5h30 Albanova, Avellino, Anain, Foggia, Cerignola. Nous arrivons à Canosa di Puglia où à 16h on fait le plein des véhicules et on bivouaque pour la nuit.

Le Colonel BERT et le Capitaine BLANC sont affectés à l'E.M.

Le Colonel BERT prend le commandement de l'A.D.

20 juillet

Départ à 6h pour Andria, Terlizzi, Bitonto, Adelfia, Gioia del Colle, Noci, Locorotondo et Tarente. Bivouac avant l'entrée en ville à 8 km sur la route.

Camp et organisation britannique (1 500 hommes).

Il est nécessaire de préciser ici que **le Colonel GIROLAMI** n'est pas resté au 1^{er} R.A. et a demandé sa relève à la suite d'une démarche des Commandants de Groupe lui indiquant qu'il serait impossible de l'accepter pour diverses raisons dont : son âge, ses origines, etc.

Par contre, **le Colonel BERT**, lui, est agréé volontiers, parce qu'il est jeune, qu'il a souffert pour la France sous Vichy et qu'il n'est pas hostile — tout au contraire — aux méthodes de l'Armée Nouvelle

(Extrait de "Le 1^{er} Régiment d'Artillerie : de Champrosay à Bert" du Général H. J.-M. GRAPIN)

Sur le site www.1dfl.fr , on trouve aussi l'histoire du 1^{er} R. A.³⁸, de sa création à Damas, le 19 décembre 1941 jusqu'au 18 juin 1945.

Je vous propose un extrait de "Le 1^{er} Régiment d'Artillerie" selon le Chef d'Escadron Jacques CRESPIEN, pour la partie manquante de l'histoire de Roger:

Sous les ordres de son nouveau chef, le colonel BERT, le régiment part le 17 juillet pour TARENTE et BRINDISI où vont avoir lieu des opérations d'embarquement, après deux semaines passées au milieu d'une population hostile; c'est le départ, entre le 8 et le 13 août, de ce pays où la guerre a été menée à toute allure, sous un soleil éclatant parmi les paysages admirables et variés dont les tableaux colorés sont liés dans la mémoire de chacun aux souvenirs des combats. Et il reste à ceux qui ont fait campagne, un arrière-goût de cette poussière impalpable, suffocante, qui les a partout suivis.

On a aussi le sentiment d'avoir exercé ses talents sur un instrument neuf; la gamme du matériel motorisé américain s'est prêtée magnifiquement à tous les efforts, à toutes les intentions. Que dire en particulier de **l'observation aérienne, menée de bout en bout avec une souplesse et une hardiesse étonnante par la section de piper-cubs commandés par le lieutenant LAPORTE**; constamment en l'air, elle découvre des objectifs, renseigne sur les mouvements de l'ennemi et sert en même temps la volonté tendue du chef du Régiment qui garde avec elle un contact personnel de tous les instants.

Mais cette expérience, ces souvenirs, le Régiment ne les a acquis qu'au prix d'un lourd tribut.

Parmi ses pertes, outre son chef, il compte **cinq commandants de batterie, tous tués en liaison avec l'infanterie ou à leurs observatoires: les capitaines SOULEAU (9^e batterie), DUPRAZ (11^e Batterie), BRIARD (8^e batterie), MERCIER (12^e Batterie), et le lieutenant QUINSAC, nouveau commandant de la 9^e Batterie** , enterré auprès du colonel Laurent-Champrosay et associé à lui dans les derniers hommages.

LA FRANCE

³⁸ "1^{er} Régiment d'Artillerie" (Dans les 1^{ères} pages de son récit, Roger mentionne le 72^{ème} R. A. D. (Régiment d'Artillerie Divisionnaire) qui était son affectation dans l'armée d'active, à sa démobilisation, le 8 août 1940)

Les navires de matériel, puis l'escadre, enfin **les transports de troupes quittent BRINDISI et TARENTE**. Cet énorme convoi **défile devant MALTE et PANTELLERIA, passe en vue du Cap BON, pointe extrême de la Tunisie, longe la Sardaigne et la Corse**: le temps est splendide et **le 16 août, le débarquement s'effectue rapidement en landing-craft, dans la baie de CAVALAIRE** .

La 1^e D.F.L relève, face à **TOULON**, les commandos français et les unités américaines. Le 19, le Régiment prend position devant **HYERES**. L'ennemi résiste: il dispose des forts qui entourent la ville, de nombreuses batteries et d'une garnison considérable. Pendant une semaine, de durs combats se déroulent: les batteries interviennent sans cesse pour anéantir les organisations ennemies.

Le 21 août, le mont REDON tombe, après une lutte particulièrement sanglante. Le même jour, après une concentration exécutée par tous les groupes, sur **le Golf-Hôtel d'Hyères**, où se trouvaient retranchés d'importants éléments adverses, l'infanterie et les fusiliers-marins précèdent le Régiment dans la **plaine de la CRAU**, puis le 22, sur **la crête du TOUAR**, où les batteries ennemies de 88 tirent à bout portant: elles sont réduites au silence.

Le 23, LA GARDE, le 24, SAINT JEAN DU VAR, le 25, le CAP BRUN, sont occupés après maints épisodes glorieux.

L'aspirant PHILIPPE, un des premiers ralliés de 40, est tué alors qu'il se rendait à l'Observatoire.

La bataille se fait dure. Aux bords de la ville, l'ennemi encerclé résiste avec acharnement; l'artillerie tire sans cesse pour appuyer les attaques et pilonner les batteries du Cap Brun, de **SAINTE MARGUERITE**, du **fort de LAMALGUE** qui se rendent tour à tour. Enfin, le Régiment, secondé par la marine alliée, écrase les tourelles de SAINT MANDRIER. La bataille de TOULON est terminée.

La Division reçoit alors la mission de poursuivre l'ennemi en retraite sur la rive droite du Rhône, mais il faut attendre que des ponts temporaires soient lancés. **Le 29 août, le RHONE est franchi, près d'AVIGNON.**